

# L'OBJET (PERDU) DE L'ATELIER



CAHIERS DE POÈMES  
N° 69 / ÉTÉ 2004

SECTEUR ÉCRITURE ET POÉSIE DU GFEN

**CAHIERS DE  
POÈMES  
N°69 / ÉTÉ 2004  
LA REVUE DU SECTEUR  
ÉCRITURE ET POÉSIE  
DU GFEN**

8, allée Petite Savoie  
33140 VILLENAVE D'ORNON  
France  
Tél. : 05 56 87 40 56 / Fax : 05  
56 75 44 11  
E-mail : [mducom@wanadoo.fr](mailto:mducom@wanadoo.fr)

30, rue du Canon d'Arcole  
31000 TOULOUSE France  
Tél. et fax : 05 61 22 44 04  
E-Mail : [chrisjeansous@free.fr](mailto:chrisjeansous@free.fr)

**Directeur de publication :**  
Michel DUCOM

**Comité de rédaction :**  
Martine BONNET, Fabienne  
CLERC-PAPE,  
Fatiha DAMOUH, Anny  
GLEYROUX,  
Simone HANNEDOUCHE, Cécile  
MANSENCAL, Stéphanie  
MAUPEILÉ, Martine MEILLON,  
Lucette MELLADO, Patrick  
SAHORES,  
Odette Anna TOULET, Valérie  
SARCIAT.

**Créateur de la revue :** Michel  
COSEM.

**Directeurs précédents :** René LAFITE,  
Pierre COLIN

**Couverture :** «*Le déni*» de  
Valérie SARCIAT

Technique : huile rouge et  
noire, déchirée / intercalée /  
scannerisée peinture d'origine.

**Illustrations intérieures :**  
Page 34 : «*le tableau*» de  
Valérie SARCIAT

Technique : huile rouge et  
noire, scannerisée noir / blanc  
Pages 46, 48, 52, 56, 60, 64 :  
productions plastiques.  
Extraits de la création  
artistique collective des  
Jeunes de Genon.

## SOMMAIRE

|  |                     |    |
|--|---------------------|----|
| EDITO  | Michel DUCOM        | 4  |
| Poème  | Valérie PINTON      | 7  |
| La rose de la perte  | Giovanni DOTOLI     | 8  |
| Cet obscur objet   | Maty MALEEN         | 12 |
| La langue promise  | Fatiha DAMOUH       | 13 |
| Sans titre   | « «                 | 15 |
| Le temps retroussé   | Philippe VALLET     | 16 |
| Affaire de poésie  | « «                 | 18 |
| Image In Aire ou la quête de l'objet perdu   | Rome DEGUERGUE      | 20 |
| De l'objet perdu au fil  | Martine MEILLON     | 23 |
| Fil  | « «                 | 26 |
| Objet sans écriture. Écriture sans objet   | Patrick SAHORES     | 28 |
| Poème  | « «                 | 29 |
| Délires  | Pierre COLIN        | 30 |
| L'écriture intemporelle  | Cécile MANSENGAL    | 32 |
| « Le tableau »   | Valérie SARCIAT     | 34 |
| Je chante pour passer le temps   | Anny GLEYROUX       | 35 |
| Arrêt sur mirage   | « «                 | 38 |
| La pantoufle de vair   | Fabienne CLERC PAPE | 40 |
| Extraits du projet collectif de création artistique  | Les Jeunes de Cenon | 46 |
| Les statues parlantes de Rome  | Lucette MELLADO     | 67 |
| Y  | « «                 | 72 |
| Une poétique de la trace   | Hakime MOKRANE      | 73 |
| Le parapet du néant  | « «                 | 81 |
| Travail de l'étonnement dans l'atelier d'écriture en milieu scolaire suivi de « Mendiant des clartés » | Michel DUCOM        | 82 |
|  | « «                 | 86 |
| VIENT DE PARAÎTRE  |                     |    |
| Claude BARRERE   | Cadratins           | 90 |
| Pierre COLIN   | Encres Vives        | 91 |
| Frédéric DUCOM   | Trident Neuf        | 91 |
| Michel LAC   | Trident Neuf        | 91 |
| Meryl MARCHETTI  | Encres Vives        | 92 |
| Meryl MARCHETTI  | Soleils et Cendre   | 92 |
| Odette et Michel NEUMAYER  | ESF                 | 93 |
| Yves BÉAL/Martine LACOUR/Frédérique MAIAUX   | Bordas pédagogie    | 93 |
| Écriture et poésie sur la toile  | Repères             | 94 |
| Cahiers de Poèmes  | Numéros précédents  | 95 |

## ÉDITO

### LA FORMATION : BATAILLE PERDUE POUR LES ATELIERS ?

Les ateliers d'écriture figurent dans les textes officiels de l'Éducation Nationale en France. Aboutissement d'une assez longue bataille pour rendre à la langue qui s'écrit à l'école son pouvoir de vivre et ses émancipations. Mais qu'en est-il de la formation qui doit accompagner ces recommandations ? Elle est laissée dans le silence. Personne n'est requis pour cela. Pas de stage national de formation sur la question. Les formateurs de formateurs seront donc priés de se débrouiller, avec qui ils voudront ou avec qui ils pourront. L'immense multitude des enseignants aussi. Le concept même d'atelier est ainsi laissé à tous les vents de l'incompréhension ou des bricolages parfois malheureux.

Des mouvements et des personnes ont pourtant accumulé d'immenses expériences. Pour sa part, le GFEN travaille depuis 1972 sur les ateliers d'écriture pour adultes, a réalisé des stages et des universités d'été, d'innombrables projets dans les milieux scolaires et hors scolaires, il a formé de très nombreux animateurs dans ses rangs et beaucoup plus en dehors, dans tous les milieux, culturels, scientifiques, dans les comités d'entreprise, les bibliothèques, les festivals, l'université ou les centres de loisirs petite enfance... Son expérience en milieu scolaire n'a pas d'équivalent, elle relie l'écriture à l'auto-socio-construction du savoir, à un regard pertinent sur la lecture, la pédagogie, l'enseignement solidaire... Il n'y a personne pour contredire ce constat.

Cela ne fait rien : nous n'entrons pratiquement pas dans les IUFM, nous ne sommes quasiment pas subventionnés, nous sommes sans cesse pillés (tant mieux !) dans nos idées d'ateliers, nos théorisations, mais tout se passe comme si la formation en atelier d'écriture devait se faire par osmose dans le corps social, le GFEN étant une des sources obscures mais efficace de la diffusion d'ateliers... La part belle est ainsi faite aux organismes de droit privé ou à des associations qui recouvrent en fait une grande quantité de professionnels.

Heureusement, dans ce secteur, contrairement à tant d'autres, privé ne signifie pas obligatoirement mauvaise prestation. C'est que le rapport à l'écriture est tellement complexe, riche et humainement investi qu'il est difficile de faire du mauvais travail très longtemps sans perdre toute crédibilité. Mais ceux qui voient venir les privatisations en éducation feraient bien de mettre celle-ci dans leur catalogue.

Non pas qu'il faille éloigner ceux qui ont l'expérience d'une formation de forme privée. Mais il faut assurer sur la question la possibilité d'échanges entre le public et l'associatif, entre les expériences privées et les expériences collectives.

L'enjeu est d'éviter des dérives, d'améliorer le niveau des animations d'ateliers, de jouer à fond la carte de la diversité et de la co-formation entre animateurs. L'enjeu est de former des milliers d'enseignants à cette forme moderne d'art, de création et de rapport à l'écrit que sont les ateliers. L'Etat, les ministères de l'Education Nationale et de la Recherche, Jeunesse et Sports ainsi que le ministère de la Culture doivent faire beaucoup plus et autrement qu'ils ne font. Les grandes villes doivent se doter d'une structure culturelle de développement et de coordination des ateliers, quels qu'en soient les financeurs.

A l'image de nos Rencontres Nationales et Internationales d'animateurs d'ateliers d'écriture qui se déroulent à Toulouse en octobre, il doit y avoir des rencontres de ce type sur le territoire national. En effet, il est clair qu'aujourd'hui les villes différentes ont des ateliers différents. Des expériences liées à des milieux, à des rencontres locales, à des histoires différentes donnent des ateliers différents. La diversité des ateliers selon les grandes capitales culturelles ressemble à la diversité de leurs plasticiens, de leurs théâtres, de leurs projets. Les grandes associations d'envergure nationales n'échappent pas à cette diversification heureuse et source de la nécessité des dialogues et des échanges. Bien sûr, cette diversité se heurte à un autre mouvement de tentative d'uniformisation, comme dans les autres domaines artistiques. Mais là encore, l'écriture est tellement de la pensée, sa richesse et sa diversité sont tellement étendues que dans les ateliers les risques d'une banalisation par une ville sur une autre sont vraiment réduits. D'ailleurs, de ce point de vue, le centre culturel Paris a été bien longtemps à la traîne sur la question des ateliers. Toutes les conditions sont donc réunies pour que des formations existent, pour que des échanges aient lieu. Il faut reconnaître qu'il n'y a pas de concurrence véritable entre les prestataires d'ateliers : en France c'est soixante millions de personnes qui ont un rapport à l'écriture que la pratique d'atelier peut enrichir. Il y a du travail pour tous !

Malgré ces conditions favorables, la formation est négligée par l'Etat, la Culture ignore ou c'est du bout des lèvres qu'elle parle des ateliers, tout se passe comme si il fallait se méfier de cette nouveauté (qui a bien maintenant la trentaine pour les adultes et qui est largement octogénaire pour les pratiques de classes).

Avouons que c'est assez subversif de mettre une population entière, nombreuse, à l'heure de penser en écrivant, de se découvrir de grands potentiels en écrivant, de donner un sens à la notion de lien social en écrivant, de réinvestir le terrain de la culture et de la création en écrivant. Que chacun ne fasse pas cette découverte sur sa petite table de chêne dans l'isolement mais au contraire avec d'autres et qu'il se mette à prendre la parole sur ce qui lui arrive, devient carrément inquiétant pour les tenants de l'ordre des endormissements multipliés.

Que la poésie, la production poétique écrite, surgissent si souvent dans les ateliers risque rendre ingérable la pensée de tous. Aussi les « dévoreurs d'imaginaires » ont-ils intérêt à ce que les ateliers restent un gadget pédagogique ou une pratique de loisir. Et ils acceptent dans les textes – les ateliers d'écriture - ce qu'ils ne peuvent empêcher sous la pression montante dans le pays, mais pas de formation, pas d'échanges, pas de soutien. Les champs de la culture et de la création sont encore des champs clos, comme ceux des combats du Moyen-Age.

Heureusement, à l'international, les ateliers ont pris. Des pays immenses comme la Russie développent stages, ateliers, formations institutionnelles pour soutenir une littérature vivante et ouvrir des espaces de création. Impulsés à l'origine par le GFEN, ce mouvement international de développement des ateliers rencontre maintenant celui de la mise en place des bibliothèques dans certains pays, dans d'autres celui de rencontres passionnantes autour de la poésie dans l'école.

Les ateliers jouent leur rôle que les institutions font semblant d'ignorer. Mais pour l'instant, ce sont les ateliers qui créent les initiatives. Pour peu que les animateurs se rendent compte du sens de leurs actions qu'ils croient bien souvent « de proximité » (et qui le sont aussi) le mouvement va s'accélérer. Pour peu qu'ils osent se parler, qu'ils osent voir leur véritable rôle aujourd'hui, sa dimension hominisante, politique, au sens le plus haut du terme, les ateliers vont peser de tout leur poids sur les pratiques culturelles et sur les questionnements d'aujourd'hui.

C'est bien agréable de vivre une aventure qui avance vraiment et qui le fait dans le respect des capacités des êtres humains à penser et agir ensemble !

**M.D.**

Sous la peau distendue  
des chahuts paraissent

En sonder les tenseurs  
pour mouler sa craie

L'enclume au plexus  
les doigts cousus  
Fous chevelus s'arc-boutant

Ils précipitent les cépages  
sur des rails toujours brûlants  
dilatation  
de scribes infidèles

**V. P.**

## LA ROSE DE LA PERTE

Je regarde le monde du balcon de la vie, perché sur une colline. Devant moi une plaine immense, jusqu'à la mer. Plus loin des îles rêvées. Puis la ligne de l'horizon, jusqu'aux terres des nuages, et des flocons de la mémoire. Les images se déroulent devant moi, avec le rythme du pas d'un lièvre, courant vers le sommet. Là-haut, là haut, jusqu'où je pourrai aller, et au-delà, dans le lendemain du désir.

Mais comment faire partager ce dialogue, comment le dire à l'autre, mon frère? Enfant, au bord de l'univers, je dessine des lignes de cœur. Je trace des cercles dans l'eau. Tout se dépose, à l'improviste, dans l'écrin de mon être.

Je veux apprendre. Je désire écrire et dire, dire et écrire, me donner, en corps d'hirondelle. Mes ailes! Où sont mes ailes?

Je rêve d'un laboratoire, d'un atelier, pour apprendre. Je ne connais que l'atelier du menuisier, du forgeron, du couturier, du cordonnier, de l'étameur, de mes copains qui jouent avec moi dans la rue du village. Nu-pieds : ma mère n'a pas de sous pour m'acheter des souliers de vent.

Je pars vers la vie, après avoir fait mille métiers. La ville, une autre ville, un train infini de villes. L'espace s'élargit, à perte de vue. A-t-il une limite? Mon voyage d'exil commence. Le cristal de la matière s'illumine. Le laboratoire entrouvre sa porte fermée depuis mille ans. Je travaille, dans la distance du monde, et des choses. Puis j'ai une fulguration. Il faut que j'écrive, que je réalise mon rêve initial. Ma vie est une aventure, un film muet. Images et objets s'envolent, se superposent, comme des disques colorés.

Je ferme les yeux. Et je ne vois que des images abstraites, changeantes, mouvantes. Les terres de l'au-delà, de l'outre-lumière, laissent entrer un fil d'éclair. Écrire, écrire, écrire! Je me retrouve dans un jardin sonore. De la musique partout. Est-ce la voix de ma mère? Est-ce la voix de mon ange gardien?

Écrire, écrire, écrire! A côté de moi des compagnons de route. Nous discutons toute la nuit, de labyrinthes, de fruits, de miroitements, d'ouvroison. Je comprends que l'écriture se trouve dans

une fabrique de Saint-Pierre. Je peux savoir quand elle commence – mais est-ce certain? –, mais je ne saurai jamais quand elle terminera. Terminera-t-elle avec ma mort?

Mon voyage se complique. Je ne fais que perdre. L'écrin de la mémoire se révèle à demi-vide. Le monde s'éloigne. Mon identité se ferme dans la pierre. Les voix ancestrales se taisent. Mais je veux fonder – re-fonder? – le lieu. Ma tension augmente. Et puis dans quelle langue? Dans quels signes? Mon aigle s'en va. Reviendra-t-il? Où est le centre? L'invisible est-il visible?

Je déplace le néant et les trous de la vie, assis sur le seuil de la porte qui donne dans la rue. Des ombres passent : un prêtre, une fille, un pauvre, une veuve, un fou, et un enfant sans bras. Miracle : il sourit. A qui? Tout ému, je repars au cœur de l'atelier, au-delà du livre dont je rêve, dans la chambre secrète, au bord d'une fontaine, sous un figuier.

Les violons reprennent leur musique. Je capte des bribes d'interdit, sur la cime d'un arbre. Mais la plupart des feuilles sont tombées. Elles sont parties, doucement, par la brise du matin? Où? Une par une, je veux les chercher. Rencontrerai-je un serpent, couché sur leur lit?

On me dit que le temps guérit tout. Non, le temps dépose tout, dans nos fragilités, sous une coupe de sable.

L'atelier est plein de monde. Des poètes, des conteurs, des journalistes, des peintres, des metteurs en scène, des architectes, et surtout des mathématiciens. Ah! Voilà mon métier perdu. Je veux être mathématicien, dans cet atelier bourré de gens. Dire la beauté des opérations, des chiffres, des nombres, des carrés, des polygones, des cercles, des droites infinies. Le mathématicien n'a pas de pertes, lui. Et les théorèmes insondables? Je ne peux pas rester au « deux et deux font quatre » de mon ami Dom Juan. La clef! Où est-elle? On me dit – mais qui? – qu'on l'a jetée dans les abîmes de la mer.

Je dois tout recommencer, encore une fois. « Écrire comme on pense », disait mon professeur en sixième. Et encore : « Sujet + verbe

+ complément ». Mais qui est le sujet? Quel verbe? Quel complément? Écrire comme on pense? Quand? Où? Je me réveille devant le monde, et tout passe, tout se pulvérise. L'atelier s'effondre. Il faut que je transforme mon cœur en atelier, avec tous ses envols et toutes ses amours.

Je cherche l'hirondelle d'enfance, que j'ai soignée un jour de gel. Baudelaire ne cherche-t-il pas son âme dans la gouttière? Écris-je pour oublier? Je respire la perte de l'azur, et la mélancolie du temps.

L'atelier me dicte quelques règles. Je les applique. Elles sont inapplicables. Je dois les transcender. Comment écrire le feu? Comment écrire le vol? Comment écrire la victoire sur la mort? Mon esprit est déchiré. Dans le laboratoire d'écriture il s'essouffle. Je découvre une petite fenêtre abandonnée. Je pouvre, et je repars, vers les terres bleues, où je ne trouverai que des prés verts. Le paysage de la lune est là, entrevu, peuplé de roses. Je les nomme. Peut-on nommer la rose? Non, la rose c'est la rose. Elle est plantée dans mon cœur. A-t-elle des épines? Oui, l'atelier ne me donne pas de rose, ni d'épines.

Au creux du voyage, la lune caresse le vent d'Orient, de l'autre coté de la ligne. Des dunes cachent l'au-delà. La nuit elles s'effritent, et l'aube revient, en habit de fête. Le jour, la tempête les remonte. Je ne vois plus rien. Je devine. Aveugle de paysage, je demande des pistes aux gens de l'atelier. Ils discutent, ils cherchent...

L'atelier est-il le royaume de l'ambiguïté et de l'incertitude? Il me dit la nostalgie à chercher, les noms des permanences, et des transparences. Voici le chemin des fées. Il est tel le chemin du silence, et du blanc. Écris-je pour l'eau? Écris-je pour la neige? Je cherche la lampe à l'huile de mon village, qui était celle des Grecs et des Romains. Des millions d'années à la lampe des pénombres, à la maison. Puis la foudre électrique. L'atelier me dit que je dois toujours éteindre la lumière, sans minuterie. De temps à autre, le hasard restitue la lampe. Le crépuscule s'illumine. Des bribes d'éternel apparaissent. Écrire est-ce regarder dans un trou de mémoire, et de silence?

Il faut absolument que je retourne à l'atelier d'écriture, et que je prétende les tables de la poésie. Ne suis-je pas poète? Le chef de l'atelier me sourit. Comment, dit-il, « ne savez-vous pas que l'écriture est une perte, et un manque? ».

Le salut vient de la perte. La poésie est dans le non-dit. L'art vrai est dans le non-fini. Je veux écrire le non-dit et le non-fini. Mon modèle : le ciel coloré de bleu, jusqu'à m'aveugler. L'inexistant et le

caché disent l'existant et l'évident. Que cache un visage? Voilà une autre piste : lire le visage d'une fille, d'une femme, d'un homme, d'un chat, d'un chien, d'un cheval, d'un oiseau. Nous découvririons les routes de la douleur, et de la mort, et de l'originel de l'Arche.

Pour écrire, l'atelier doit être fermé! Ou bien qu'il soit une série de sept portes, six fermées, une seule ouverte – mais laquelle? – pour traverser.

Pour entrevoir la vérité, je dois aller, traverser, délirer, sous une pluie d'or, en plein air.

L'atelier m'étouffe. Et toutefois je l'aime. J'ai trouvé : dorénavant, je prendrai un petit café à l'atelier, et je m'enivrerai d'air sous un olivier, entre ciel et terre, ombre et lumière. Qu'importe si le primat du ciel me donne des pertes, lui aussi? Je préfère les allures célestes à celles des quatre murs. La chimie de l'azur a des combustions stellaires. La constellation de la poésie accepte toute perte à la belle étoile.

Mais mon jeu se déroule entre le dedans et le dehors. C'est ce jeu mystérieux qui me fait dire le vide, signe de perte absolue et de nouvelle vie qui renaît à l'infini. Les pertes de l'atelier sont fructueuses. Un haïku de Buson dit : « Le poème achevé / Dieux et démons / Sont stupéfaits ». Les pertes deviennent des roses. Métamorphose éternelle de la vie, et de la poésie.

L'écriture est l'art de l'ellipse : un voyage infini, parsemé de pertes, à l'atelier et en plein air. L'essentiel c'est de voler, vers la légèreté de l'horizon, et l'essence de la rose.

**G.D.**

*Bari - Pouilles, Italie Janvier 2004*

*Giovanni DOTOLI* naît à Volturino (Italie) le 24 juin 1942. Professeur de Langue et Littérature Françaises à l'Université de Bari, il est spécialiste du XVII<sup>e</sup>, du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. Fondateur et directeur de collections et revues, même en coédition internationale, officier de la Légion d'Honneur et Grand Prix de l'Académie Française 2000, il est poète de langue italienne et de langue française.

### CET OBSCUR OBJET...

Tu cherches déjà à décrypter dans le miroir quel sera l'effet de son regard sur tes visages de ténèbres. Tu cherches la flèche miroir, ce regard qui te hante.

Tu voudrais chasser cette ombre éphémère.

Tu ne l'aimes pas mais tu ne peux t'empêcher de le séduire. Tu ne sais même pas pourquoi tu veux te retrouver en ces eaux profondes.

Tu ne peux, ne sais ni retrouver ni demander une histoire de vie ordinaire comme une maison bleue aux volets ouverts.

Tu lui diras que la vie ordinaire est comme l'amour une construction, un bavardage sur l'indicible.

Il aimera l'inévitable.

Comment t'empêcher face à l'appel de ces eaux profondes de te bercer de mots.

Sous la barque, les zéphirs ivres et ce tourbillon qui t'aspire : le désir, le désir, le désir.

Un désir de poésie efficace aussi irrésistible que l'accouplement des lunes avec le soleil.

Dans l'arène sableuse tu entends le souffle rauque de six grands taureaux noirs, le septième est gris. Sa robe ressemble à une peluche.

Un homme amoureux est un homme mort car il a perdu tout sens critique et cette légèreté dans laquelle s'enracine l'humour sauvage.

Tous les mots sont des flèches empoisonnées trempées au curare des amours perdues. Tu es plus lasse que la terre du poids des âmes.

Les mots sont des maillons qui relient le marécage de tes perversités à la grand mare fétide de tes origines.

Ton inquiétude réclame une paix lugubre pour voiler toutes tes contrefaçons.

Tu cherches à te masquer à toi-même, à n'être plus que ce corps sans tête, un automatisme dépourvu de cervelle, de regard, d'idée.

Que s'éteignent les yeux luisants du lynx du souvenir et que se taisent les hyènes de la conscience.

Le sphinx a soufflé à Ulysse sa réponse, victime annoncée et consentante.

Le silence est la seule défense, la seule barrière, la seule arme.

La main écrit en broyant des charognes.

Les ombres de la nuit s'allongent.

Tu écrases un dernier sourire comme un vieux mégot et tu cherches dans les dernières volutes de tes pensées l'œil blanc du lynx qui te poursuit..

**M.M.**

## LA LANGUE PROMISE

J'apprends des textes par cœur, je les récite régulièrement, les fait passer par l'écriture pour encore mieux les fixer, mais ma mémoire refuse d'être comme tous ces carnets que je cumule depuis tant d'années et qui me rappellent tout ce que j'ai oublié. Les jours qui passent effacent inlassablement tout ce que je voudrais garder. L'hérédité m'a oubliée. Ma grand-mère est une langue orale, je faux de ne savoir contenir et restituer ses mots, ses lieux, ses histoires, ses questions, sa mémoire, la mienne, la collective, ses temps immémoriaux. Grand-mère, ta mémoire est restée suspendue. La mémoire héréditaire se gagne peut-être à la présence, à la systématisation des rituels. Je suis partie bien avant ma naissance, portée en exil par un de tes locuteurs affamé d'une langue qui pouvait le nourrir. Ma respiration est née de l'ère sidérurgique des usines que ton vocabulaire n'aurait pas pu nommer. Petite-fille d'une langue orale, égarée dans l'adoption d'une langue écrite. Grand-mère, nos rituels sont égarés, nos rituels sont déchirés. Grand-mère, ma mère adoptive jalouse me fait travailler à ton oubli, et moi je me déchire à chaque mot prononcé, à chaque mot ma déchirure se prononce en articulant ma désespérance. C'est dans l'errance d'une autre langue que je te parle, et je suis presque sûre que tu comprends ces mots, toi grand-mère millénaire, toi parole millénaire. Les mots de ce jour ont des aïeux qui sont venus sur tes terres, certains t'ont épousée, alors peux-tu me lire? Comprends que tu es ma langue promise, je cherche ma langue promise. Petite-fille d'une langue orale, égarée dans l'adoption d'une langue écrite. J'oublie mes jours d'aujourd'hui et je me souviens, et viens sur ma vie souvenir! Rien à remembrer que la remembrance ne fait elle-même. Tout est pareil et encore si présent que je ne sais ce que le passé veut dire, lorsque le soir venu, l'ampleur de la lumière ne tient qu'à la flamme frêle des bougies, lorsque le soir venu, dans ta pièce à paroles grand-mère, chacun se pose autour de la table basse et attend la cérémonie du thé. Plateau ciselé, verres colorés, et la théière. Surtout toi ô théière, objet de mes rêveries, transfert de la lampe magique des contes d'autrefois. J'ai longtemps vécu

cette magie comme une normalité, mais aujourd'hui que chacun est parti de la tribu, aujourd'hui que chacun est arrivé à son individualité, aujourd'hui que chacun est fini de la finitude de son langage, je proclame que la cérémonie du thé défait les nœuds du silence. J'ai vu de mon regard d'enfant des hommes et des femmes qui parlaient ma langue promise, sans préparation et sans écriture, sans concertation et sans mise en scène. J'ai vu des hommes et des femmes parler d'un rassemblement du langage qu'aucun livre ne saurait contenir, j'ai vu des hommes et des femmes parler d'un langage rassemblé à l'improviste. Langage de l'improvisation, langage d'un autre temps, que l'écriture a répertorié, l'écriture dit que tu es joute verbale. Viens sur ma vie souvenir! Ma seule mémoire persistante! Ma seule mémoire auditive qui n'a pas connu d'écriture, la seule mémoire que je n'ai travesti en transcription, la seule mémoire que je peux encore entendre et que je ne sais pas dire. Version originale, tu es emmurée dans un muet qui me parle comme l'on tait un secret. Je te tais comme les saliniers du Tibet taisent aux femmes leur langage secret. Petite-fille d'une langue orale, égarée dans l'adoption d'une langue écrite, j'ai la maladie de nous, la maladie de nous, la nostalgie. Retournons à ton village grand-mère, là nous nous assoirons côte à côte. Tu parleras et moi j'écouterai. Toi, tu parleras, et moi je répèterai après toi. Nous resterons ainsi longtemps, le temps sera long, mais moins long que celui de l'enfance, que celui de l'adolescence. Lorsque je saurai tes mots, tes intonations, ta syntaxe, ta grammaire, lorsque je saurai les lieux, les figures, les plantes, les animaux, le ciel, la terre, les Hommes, l'univers, lorsque je saurai te donner l'assise qui te revient, je me jetterai à tes pieds et te proclamerai ma servitude. Être serve dans ma langue promise, je veux que tu te serves de moi. Lorsque tu pourras te servir de moi, lorsque je saurai entrer en joute pour toi, enfin ! J'aurai atteint ma langue promise. Alors, j'irai pleurer dans le secret des branches de l'arganier, j'irai pleurer la fin de mon errance, j'irai implorer le pardon de la petite-fille d'une langue orale qui aura pris en servitude sa langue adoptive pour ne parler que de toi grand-mère.

**F.D.**

*De mon village berbère,  
Agoumad, janvier 2004.*

Derrière des voiles de couleurs, vives, la femme s'amuse dans des ondulations mystérieuses et sensuelles. L'homme reste à sa place et regarde timidement à travers la transparence, l'invisible d'un presque sacré. Le voile s'est légèrement soulevé. La femme vit un rêve derrière mousseline, tarlatane et singalette. Le rêve d'une danse à chaque fois renouvelée. Le voile qui sépare est le temps du rêve pour celui qui regarde, le voile qui sépare est la paroi à entreprendre pour la convoitise de celui qui regarde. Le voile ondule. Effet de femme, elle cherche des subterfuges pour souffler la bonne inspiration à ce regard presque vaincu par une étoffe qui donne de l'ampleur. Souffle plaisant et paisible. Transparence, allège l'éblouissement que rayonne la beauté. Beauté, tu es une tromperie, seul le rêve des yeux te rend belle, et la frontière du tissu rend ta conquête lointaine.

Il en est d'autres moins impressionnés, et d'un passage impromptu dévoilent la femme sans précautions: aquilon, autan, fœhn, mistral, zéphyr, avouez ! Avouez l'envolée de la poésie du voile d'une femme livre, une femme des mille et une nuits. Les taquineries d'Éole et de ses galopins ont ouvert le chemin d'une conquête impensable.

Un autre voile est tombé, sans couleur et sans légèreté, sans espace pour le souffle de la femme s'y glisser. Un voile opaque est tombé la mille et deuxième nuit, assassinant le rêve, la conquête, le regard, la danse, destituant la frivolité du textile, pour consacrer dans le blasphème, le voile des morts pour une femme en suaire.

**F.D.**

## **LE TEMPS RETROUSSÉ**

### **LE RITUEL D'ATELIER D'ÉCRITURE ET NOTRE RAPPORT AU TEMPS**

S'il est besoin d'un rendez-vous pour écrire en atelier, notre rapport au temps ne se commande pas. L'atelier est un lieu où l'on confie son temps à un animateur qui va nous guider sur le fil des mots, sur une trame de son expérience, il offre en partage une "révélation", une interrogation, une exploration de la langue commune.

Autant l'animateur doit commander au temps, il le mesure et l'utilise pour mener les participants vers un temps qui se finit où la séparation arrive. Son temps est contraint, il doit faire passer l'atelier par des chemins prévus où chacun pourra explorer des temps dilatés. Du temps retroussé aux mots nouveaux.

Des temps d'odeurs sensibles où la langue va se livrer et si différentes que parfois nous n'osons pas l'accepter. Le participant lève le temps, le détrousse, il va voir dans son temps autre chose. Et la piste exploratoire de l'animateur crée un monde où le temps protégé dans des limites connues peut s'étendre, se diluer, se comprimer, devenir cahot autant que lumière, se précipiter et donner du temps aux mots pour venir, leur laisser le temps de naître de se faire verbe, de créer son espace temps personnel, intime, profond, humain dans le groupe de l'atelier. Et nous prenons le temps pour ne faire que cela, se consacrer à un temps donné, exister pour soi avec seulement des mots pour le dire, pour le faire en partage. Accès direct à l'espace où le temps ne compte guère, espace intérieur du temps du dedans qui ne s'endort jamais. Cela nous tient debout face au temps. Plutôt que laminé ou couché sous ce temps qui excède du trop d'un quotidien. En retroussant le temps en atelier d'écriture on vide les trop-pleins, pour élargir la place aux mots nouveaux, dérangement qui appelle, qui desserre, qui permet, qui tend la place à l'étranger, aux arrangements neuf de sens, à la poésie de l'instant où on pourrait croire que le temps n'existe plus, qu'il ne nous tient plus au garrot pour vieillir. Il nous

porte alors, nourrit les mots que nous ne connaissions plus, nous extrait de nos routines comprimées d'un rôle en société, d'un masque durci aux indifférences. L'humanité se perd ou se gagne au prix du temps, je pourrais dire au mépris du temps.

L'atelier est un espace temps poétique en lui même, aucune définition pour nommer ce qui se noue dans le temps de l'atelier. Rien d'autre à chercher qu'un partage sans ambiguïté d'une humanité en mots, en langues, en pensées, toute autre raison d'un atelier serait veine.

Le perdu n'existe plus quand on ne cherche pas à gagner, il n'y a rien à gagner en atelier, rien de commun avec le commerce du monde il s'entend, juste y trouver la chance de conquérir sa langue, d'apprendre l'usage des mots pour eux même, donnant à la langue la nécessaire créativité qui l'habite, donnant à chacun des participants l'usage d'un outil d'humanité réelle, un outil de construction de sa réalité, donnant de l'usage de sa langue autre chose qu'un "sans cesse repeindre de la même façon qu'hier, la vitrine d'un rôle préétabli".

Alors retrouvons le temps en atelier il nous le rendra bien.

**P.V.**

**AFFAIRE DE POÉSIE**

Je ritualise l'émotion  
pourquoi me donne-t-elle tout ce temps?  
Elle conteste la révolution de tous les lieux  
le hors jeu des marges  
le dehors des langues du silence  
l'entêtante à se décrire  
posture de barre au sexe oblique  
protée du mutisme.

Regimbe à ne pas te nommer  
mal famée de naissance  
aurait-elle la vérité enfermée?  
De l'éloignement sans ombre  
la bascule te bouscule la langue des dieux  
l'interrogation divergente du "peut-on mourir?"

Fâche à ne pas te nommer  
chacun à vivre ses façons  
d'un geste la faim  
la surprise du boire aux sens  
laper le monde!  
L'écart où témoigner  
une attache pour reprendre autant  
puisse soudain vivre seulement  
nourrir la fragmentation  
cette lice du chaos  
à l'espace de la besogne de nos racines  
elles s'enfouissent  
s'apostrophent  
se déterrent les mots.

Refuse de te nommer  
chamboule l'existence au monde  
sens dessus dessous de territoires et d'inconnus  
dans le blanc des inter-mots je nargue les inter-dits

du sang les intuitions toutes les raisons!

Elever des frottements de peau  
se livrer plus que nu  
mettre à jour petits bouts d'obscurs.  
"Sait-on où je suis" ?

Résiste à ne pas te nommer  
oublie la lettre  
elle baptise pour appartenir  
laisse s'enfuir la langue  
elle grimpe sur les têtes  
escalade tous les corps  
les mots de cadavres  
les mots de l'être  
une résurgence en bouillonnement  
la résonance d'une liberté  
la densité sensitive.

Du chaos au monde il faut combien de temps?  
et l'inverse?  
un instant?  
un instant de Poésie?

Résiste à ne pas te nommer.  
Je dois presser les tourments de l'histoire  
le retournement de l'écorce du quotidien de surface  
dans l'enveloppe s'agitent les lettres  
le monde est ses hommes.

Mers et océans, étoiles aussi,  
comment tenir tout cela  
*Materia prima* d'un potentiel seulement  
d'un atelier bien construit?

**IMAGE IN AIRE ou LA QUÊTE DE L'OBJET PERDU  
UNE TRANSFORMATION**

Socrate serait content de le voir traverser le pont de Pierre en direction de la ville, s'approcher à pas lents, d'un vieux quartier, le quartier St Michel, au pavé luisant et inégal. Après être passé sous la porte Cailhau, dont les pierres se souviennent de Montaigne, un temps Maire de Bordeaux, comme ici chacun le sait. Ici, c'est la ville. Lieu de prédilection de feu Socrate qui ne comprenait rien à rien à la campagne et aux chemins vicinaux, pleins de boue et d'ornières. Ainsi, Socrate préférerait la ville. Qui privilégie les liens sociaux. Et paradoxalement l'anonymat. La ville rendrait libre! Circuler là où on n'est pas repérable. N'être d'aucun lieu. Echapper aux lois de la contrainte sociale, loin du lieu où on habite. S'abstraire de l'espace. Devenir atopique!

Il rejoint son atelier d'écriture et il réfléchit. Cela fait plus d'un an qu'il vient à l'atelier. Il aime bien ce terme "d'atelier". Cela fait chantier. Jamais fini. Toujours en devenir. Encore le droit d'apprendre. De se tromper. D'errer. De tergiverser. De rebrousser chemin. De se perdre. De ne pas écrire... Pour de vrai! Ah! Et l'écriture dans tout ça? La sienne. Celle des autres? S'est-elle transformée au cours des passages à l'atelier? Est-elle devenue meilleure? Leur appartient-elle? En sont-ils vraiment les auteurs? Ou bien guidés par les "consignes" (il pense au *Petit Prince* de *St Ex.* et au général sur sa planète qui ne fonctionne que sous la 'contrainte' de consignes absurdes et totalement acceptées).

Il sourit faiblement dans la nuit naissante qui lui propose au choix : "chien ou loup".

Chien ou loup?!

Chien et loup?!

Il se demande ce que lui a proposé l'atelier jusqu'ici. Enfin, il doit être honnête : comment il a interprété, ressenti l'atelier. Comme les parents ne sont pas responsables de l'histoire de leurs propres parents, l'animateur atelier n'est pas responsable de l'émotion -genre-miroir-boomerang-que-l'on-se-reçoit-en-pleine-poire-et-avec-le-sourire-en-plus-parce-qu'on-veut-pas-craquer-devant-les-copains- engendrée par l'image que l'on se fait de

l'atelier. Ou plutôt du culot qu'il a de penser pouvoir écrire un jour aussi bien que... alors qu'il n'a pas appris encore à lire les lignes de sa propre vie.

*La docilité du chien* : dire bonsoir à tous, écouter, respecter les consignes, écrire, afficher, lire à haute voix, rester fidèle à l'esprit du groupe. Remonter le moral de Justine qui pleurniche parce qu'elle n'y arrive pas. Se pincer la lèvre supérieure, parce que Léo a réussi un tour de force, un texte génial. La vie en société ni mieux, ni plus moche qu'ailleurs quoi!

*La sauvagerie du loup* : envie de rebrousser chemin devant la porte de l'atelier, rage mal contenue de refuser les consignes, être rebelle, anar., déplaire car devenu asocial, vindicatif, querelleur, ne pas vouloir afficher son texte, ne pas vouloir le partager, mais dépecer celui des autres, mis en pâture à la soif de destruction, à la faim de "vraie" littérature. Vrai / faux?

Ici comme ailleurs, un jour il faut bien se jeter à l'eau. Écrire. Être lu. Être mis à nu.

C'est cela qui le gêne? Le regard des autres? La peur de ne pas être compris, accepté, admiré même. Tiens, son ego en prend un coup ce soir. Ou bien s'agit-il de tout autre chose. Il se demande ce soir, à deux minutes du début de l'atelier, si ce n'est pas tout simplement son écriture qui le dégoûte. Il n'écrit pas ce qu'il veut. Il écrit ce qu'il peut depuis un an. Guidé par les gentils organisateurs qui ont des méthodes terriblement efficaces pour faire écrire. 'Le tous capables' fonctionne. Il s'en est rendu compte sur lui-même. Mais, il a perdu son autonomie. Celle d'écrire seul. Dans sa chambre encombrée des livres de ses amis, des philosophes pour la plupart. Il se sent pour la première fois "détourné de l'œuvre". De son œuvre en gestation. Émergente. A qui la faute? Personne ne l'empêche d'écrire dans un autre lieu. L'atelier n'est pas l'école. Il le sait trop bien. Ce n'est pas là qu'on apprend réellement à déchiffrer sa propre écriture. Sa propre intention. L'atelier propose des outils, permet de dépasser ses inhibitions, permet le partage, la critique entre camarades pas méchants.

Ce soir, il a envie d'être loup. De dépecer sa propre écriture. De manger ses mots. De mâcher sa ponctuation, ses rythmes, ses cadences, ses respirations. De tout ingérer. De tout digérer. Tout. Et de se dépasser. De se transcender. De recracher des mots à lui. Qu'il aura fait passer par son corps. Par son expir. Et de les offrir en partage à ceux qui n'ont pas encore mangés. C'est ça la poésie. Elle fait partie de ma vie se dit-il. De ma vie. De mon cœur. De mon corps. Sinon elle n'est pas vraie. Comme Hölder., j'habite le monde en poète. Comme Goethe ma poésie doit s'inspirer de la réalité. Comment ne l'ai-je pas réalisé avant?

Platon a raison de préférer la ville se dit-il, car le groupe permet de se poser les questions qu'il se pose ce soir. Il lui faut dépasser le hors lieu. S'abstraire de l'espace. De la contrainte. S'inscrire dans un lieu de l'écriture qui soit enfin le sien. Il se rend alors compte que comme Descartes, il pense que ses compagnons d'écriture ont sans doute cru qu'il était là, alors qu'il était ailleurs. Ailleurs déjà. Sans le savoir. Sans le vouloir vraiment. Attaché qu'il était à ce milieu déterminé. Question de point de vue. Il rentre dans la salle voûtée, ancienne cave bordelaise qui sent le salpêtre. Il les voit tous. Il leur sourit. Il a failli s'attabler à la même place que d'habitude. Il frémit. Non! Ce soir est le premier jour du restant de ses jours. Il sourit intérieurement à tant de mise en scène. Ont-ils vu les autres qu'il avait changé?

Il comprend alors qu'il lui aura fallu l'atelier, les camarades, les techniques d'écriture, la subtilité de l'initiation qui ont entraîné cette ouverture fantastique sur le monde. Mais à présent, il saisit qu'il lui faudra réduire son monde. Neutraliser le lieu. Travailler avec le jugement. Le sien. Il doit se livrer au *desertum* au *desereo*, à l'acte même d'abandonner. Connaître ses propres tendances. Ne plus transformer son écriture pour adhérer au groupe. Ne plus avoir peur du regard des autres. L'atelier existe. Les camarades existent. Il n'a plus peur. Il sait que lui aussi existe. Son écriture personnelle existe. Ce soir, il a gagné confiance en lui. Il a perdu l'angoisse d'être découvert. Il a perdu la raison d'avancer masqué pour plaire, pour se complaire. Il a perdu la force de sa folie maîtrisée.

Que tous voient qu'il lutte pour sa survie! Peut-être font-ils la même chose! Avec des mots, traces de parole. Lianes bleues du lieu de l'enfance. Au détour de l'énergie qui l'habite enfin, il sait qu'il saura demain aussi écrire d'un autre lieu. En un autre lieu. D'un hors lieu. Socrate avait raison de préférer la ville. Mais Descartes n'avait pas tort de laisser croire qu'il était là, alors qu'il était ailleurs...

Alors, ce soir je vais dialoguer avec le temps. Je vais voler au-dessus des arbres, des océans. Je vais allumer la lampe. Caresser la neige. Courir sur le sable blond. Donner le pain. Approcher la coupe de tes lèvres. Délivrer l'amour en cage depuis trop longtemps. Et partir par les chemins chercher l'aube de l'étoile, traverser la lumière de l'univers par mémoire de cristal.

**R.D.**

*(...) de nos jours la poésie a une grande responsabilité. C'est à elle de dire le sens du monde, de garder les lignes de la profondeur de l'histoire, de capter la simplicité de l'univers (...)  
C'est à la poésie de dire l'éternel, et même le lendemain de l'éternel.*

## DE L'OBJET PERDU AU FIL

La question de l'objet perdu suscite tant de réminiscences et de pistes éparpillées – au fil de ma réflexion – que j'en perds le fil et l'idée qui devait couvrir émerge : le Fil.

Un travail autour du mythe des fileuses fait sans doute écho à cette question de l'objet perdu en ce sens que je suis amenée dans cette double réflexion à quelque chose d'Originel et du Déroulement de la Partition de la Vie.

Dans la mythologie grecque le fil est indissociable de celle (de celles) qui le fabrique, la Fileuse, les Fileuses.

Fil du dire qui se perd se retrouve.

Ouvre, de par la rupture à l'exploration d'autres possibles.

Fil qui attache, qui consolide. Fil qui sauve. Fil qui tire...

Ce travail autour du mythe me questionne aussi sur la filiation entre le fil de la parole et l'écriture.

Avant d'être personnifiées, ces figures déiques sont d'abord des divinités des Eaux Célestes dispensant pluie et rosée, donc liées à la nature.

Les grecs en ont fait l'incarnation de la Femme. Les Moires, une à l'origine puis devenues trois, se tiennent pour filer dans un lieu inconnu et nul ne sait quelque chose de leur âge ou de leur beauté. Le mystère plane sur elles.

Il y a Clotho...la fileuse proprement dite, Lachésis...qui "mesure"le fil et Atropos...celle qui tranche.

Ainsi au commencement du monde les grecs nous disent dans le mythe des fileuses le primat de l'activité féminine, la puissance de la référence féminine. Cette souveraineté n'est pas en rivalité avec celle de Zeus sur l'Olympe.

Les fileuses avaient la garde des soins précieux donnés aux événements essentiels de la vie et de la mort.

Le passage du Un au Trois, d'une figure unique à la triade sororale, nous évoque aussi bien le cycle des saisons aux Temps anciens où

seules trois saisons étaient distinguées - Printemps, Eté, Hiver - cycle scandé par le retour des pluies, que le cycle de la Femme.

Fécondité et Fertilité de la terre donnent son Essence aux gestes des fileuses.

C'est donc par l'activité de filage que les grecs nous disent la succession temporelle, les lois de la périodicité qui régissent la relation à la mort.

Les fileuses filent avec leur quenouille la matière textile le lin. Le fil qu'elles fabriquent est la métaphore du déroulement des jours.

Il me semble qu'il y a une sorte de figure en miroir entre le geste de la fileuse - il faut comprendre l'union des trois gestes - et la trace visible du fil fabriqué, et le geste de nos mains, mouvement de passage entre le corps et son langage.

Ces trois gestes pourraient symboliser la première mise en espace du corps, la main réalisant une première symbolisation de l'émotion d'avant le signe et d'avant l'engendrement des mots et de la signification, mais ils sont aussi ce par quoi s'ouvrent les itinéraires possibles dans le cadre temporo-spatial de la vie.

Les Moires filent nos destinées.

Les fileuses chantaient en travaillant. Chant intérieur archaïque. Voix mystérieuses de ces femmes. Parole d'antan.

Peut-on voir dans ce fond mythique, dans le mystère du Commencement, la matière textile comme la matière du monde, la matière pour la fabrication du Fil, du Fil des Mots dont l'entrelacement fera le Tissu de nos histoires, le fil de nos textes ?

Est-ce que le dire, la parole orale puis la parole écrite ne prendraient pas naissance dans la féminité qui travaille à l'origine ?

N'est-ce pas dans ce travail de filage l'engendrement de la langue ? De toute langue ?

Et ce serait fête que Babel qui, par son éclatement ou sa tombée, ouvrirait le champ de nos relations vers d'autres langues, vers l'Autre.

Le Fil est Don.

Don du fil que fait Ariane à Thésée pour lui indiquer le chemin du retour.

Don des fées qui interviennent pour infléchir les destinées, épreuve de filage pour symboliser l'occasion du bonheur...

Calypso tisse amoureusement les voiles du navire qui emportera son amant.

Peu d'œuvres artistiques ne portent pas quelque chose de ce fond inaltérable que font les Fileuses et le Fil.

Je ne peux me rassembler sur l'idée de l'objet perdu à l'atelier et dans l'écriture, mais vers ce Fil commencé qui n'en finit pas d'être recommencé, dont l'itinéraire ne cesse de se poursuivre et grâce auquel, me semble-t-il, et quel que soit notre talent, nous pouvons bâtir l'étoffe de nos textes.

Le mystère des Moires et de leur fil me conduit à penser à tous ceux qui nous ont précédés au Fil des générations, au mystère de la relation que nous entretenons avec eux.

Peut-être gardiennes comme elles de ce passage, nous écrivons grâce à l'humanité passée, à la relation que nous avons avec elle, et aussi pour tisser une relation avec l'humanité présente et à venir.

La mémoire du geste des Fileuses et de leurs voix est peut-être le fil qui conduit notre main.

**M.M.**

**FIL**

Eurydice  
Mon fil  
Mon aimée

Les sanglots de la lyre  
Au sept cordes de l'Astre  
Déchirent le silence  
A émouvoir  
Et lézarder la loi

Eurydice  
Mon fil  
Mon aimée

La pente est peuplée de mouvements  
Le pas tremble dans l'inquiétude  
Au bout du tunnel  
Ivre et aveuglé  
Il tourne la tête

Eurydice  
Mon fil  
Mon aimée

Le trait se fait déchirant  
La lucidité coupante  
Le cœur est foudroyé  
A l'acmé de la branche

Eurydice  
Mon fil  
Mon aimée

Sur la rivière éternelle  
Roule la tête d'Orphée  
Et sous l'arche de nos doigts  
La main entend la mystérieuse

Eurydice  
Mon fil  
Mon aimée

**M.M.**

## OBJET SANS ÉCRITURE, ÉCRITURE SANS OBJET

Il n'y a pas lieu d'écrire. L'écriture est une occupation vaine, mais c'est une occupation : un simulacre d'existence pour ceux qui voudraient exister mieux.

L'objet se passe d'écriture, se passe d'être écrit, d'être décrit, il se passe de commentaires. L'objet, les choses, les gens, se vivent ; ceux qui vivent pleinement, « directement » (sans médiation) se passent d'écrire, et, fréquemment, de lire. Le rapport à l'écriture est souvent décevant, sinon décevant : il tente de combler un manque, une absence. On écrit (et on lit) parce qu'on n'a pas, parce qu'on n'est pas (ce qu'on voudrait avoir ou être, ce qu'on croit devoir avoir ou être). Pourtant, essayer de se rapprocher des objets en les tenant à distance dans les pinces de l'écriture, c'est poursuivre une chimère (les seuls projets dignes d'être poursuivis ?), peut-être se fabriquer un lièvre pour motiver notre course de lévrier. Ainsi écrit-on de l'amour faute d'assez d'amour, du meilleur des mondes faute d'un monde meilleur.

L'écriture se passe d'objet, on écrit pour s'écrire, pour s'écrire, pour s'encrier (gare !), pour s'ancrer : dans la « réalité », celle que le texte tisse, en inventant un monde de toute pièce, de tout objet ; en se donnant parfois l'excuse, l'alibi, de parler du monde, voire de vouloir le transformer.

Simulacre, l'écriture se fait invocation/évocation du réel, manipulation oratoire qui prétend l'exorciser, en jouer, quand elle ne fait qu'en jouir, et ce n'est déjà pas si mal ! Même lorsque, comme chez Voltaire ou Zola, l'écriture se donne comme contestatrice, voulant agir sur le monde pour l'amender, la seule chose qui en reste c'est au mieux le plaisir d'en lire (d'en rire) : la Terreur n'est pas voltairienne, et après *J'accuse* on assassina six millions de Dreyfus. La littérature comme processus de transformation est un échec. Il ne s'agit que de trouver les maux pour le(s) dire. Ce qui se joue dans l'écriture, c'est elle-même. Si on y remue la merde, c'est pour jouer avec, en prononçant des incantations qui, pour se prendre au sérieux, sont censées prendre valeur de formules magiques au pouvoir transformateur : à cette aune, *Le Manifeste du Parti communiste* n'est qu'un roman de science-fiction, dont *1984* d'Orwell constitue le deuxième tome.

**P.S.**

Il s'est enfui le temps des senteurs de mousse  
Il a coulé comme sable amer  
Comme un jet lisse de sang sur une pyramide de neige  
Noir de jade et blanc d'opale  
Il disparaît au fond du souvenir  
Dans le ventre fécond d'une femme

C'est le désir qui nous surprend debout  
Et le plus dur reste à faire  
Vers d'autres dire, d'autres rides, d'autres rites  
On murmurait des confidences d'oubli, des désirs inexprimés  
en rafales grondeuses, en grand soupirs de rêves  
mais nul ne pouvait rein, nul n'en savait la cause

Faire semblant de croire, nul n'y trouvait à redire  
Sans rien perdre jamais l'ombre grandissante grignotait la montagne  
Sans rien perdre du fragment survivant à la meute des rêves  
On murmurait des confidences au creux du bras plié  
On fuyait à tire d'elles la cohorte des rêves  
On glissait vaste nef sur son erre

Cette soif  
Cette surdité  
Accaparant l'espoir  
Faire semblant de croire  
Nul n'y trouve à redire  
Langage

**P.S.**

## DÉLIRES

### JE, le TU perdu.

*Proposition 1.* Atelier shaw : la semence de l'animateur. Atelier froid : son Booz, son zooB, zob endormi, sa métaphore, sa méta-force, l'ubiquité de son bout de gras. La Bouse de l'ami-mateur. Ses texticules du hasard. L'animateur en palimpseste de l'ordinateur. De l'ordonnateur. Son cadavre littéraire. Cherche l'ordonnateur, tu trouveras sa bouse exquise. Le sceptre de l'ordonnateur touilleur. « Quand on touille dans le caca de l'être, il faut que le poème sente mauvais ». Merci, dieu la chienne. L'ob-jet-père-tu de l'ami, coït interrompu de l'ami-menteur. Le testamenteur à mi-auteur midirifique, son fric, ses frasques. Mens-tu ? Mots-tus ? Perdu (l'eau, l'il, l'elle). L'eau à riz de l'Isis de l'ami-auteur perdu. Priez pour l'Autre jet des progé-nitures de l'ordumateur. Sa petite Bouze, son Blooz. Alea jacta est, le père, le flooze et l'essaïm débris. Jette l'objet au Rubicon et franchis le désert.

*Proposition 2.* L'objet du désir perdu de l'atelier, le dealer perdu dans l'atelier. Le dealer noir de la république. De la raie publique, sort le dealer. Il dit le... Le quoi ? Le chose, tiens, le leuleu chaud. A la queue, le dealer ! Que dis-je ? Il faut dealer avec dieu. Dealer à deux, mon doux objet perdu. Un seul dis-le vous manque et tout est dé-peuplé ! Un coup tiré. Tiré par le dé du hasard. L'objet du hasard. Le grand pétard du hasard perdu. Le jus chaud du dealer noir du désir bleu. Nom de dieu ! Un nom perdu. « Papier », pas pied ! Coulé. Perdu en mère. Enfant perdu. Procréateur morituri. Le père, le fils, la put et le petit Saint mal appris. Mal assis. Poulet Malassis. O mort, vieille pomme de terre... La servante au grand cœur... Les pas perdus de l'atelier. Ceux qui font les cent pas. La fille perdue. J'ai perdu mon Euridice. CQFD. Dixit. Tue tu : « Je, le Tu perdu ». Salutante, logos perdu.

*Proposition 3.* Y a-t-il un sujet perdu de l'atelier ? Mon beau sujet, ma déchirure... Ariane, ma sœur de quel amour blessée... est cette destinée ? Le sujet vaque à ses désirs comme un air de guitare. Le poème est l'objet perdu. « Sauve qui peut les mots ! » Il n'y a pas de mots heureux. La perte blanche de l'atelier. La perle blanche. La pierre noire. La pierre dressée au milieu de soi. L'overticale fécondée par la mort. La mort perdue de l'atelier. Y a-t-il un parlêtre dans l'atelier ? « Les mots sont pleins de pharaons perdus. »

**P.C.**  
*(et Hugo, Artaud, Baudelaire,  
Racine, Lacan et Aragon...)*

## L'ÉCRITURE INTEMPORELLE

« *L'homme fait sa toilette avec du texte* »

Louis Jean Calvet

La perte du temps, la perte de l'objet. La quête de l'objet perdu dans le temps, la perte du temps à retrouver l'objet.

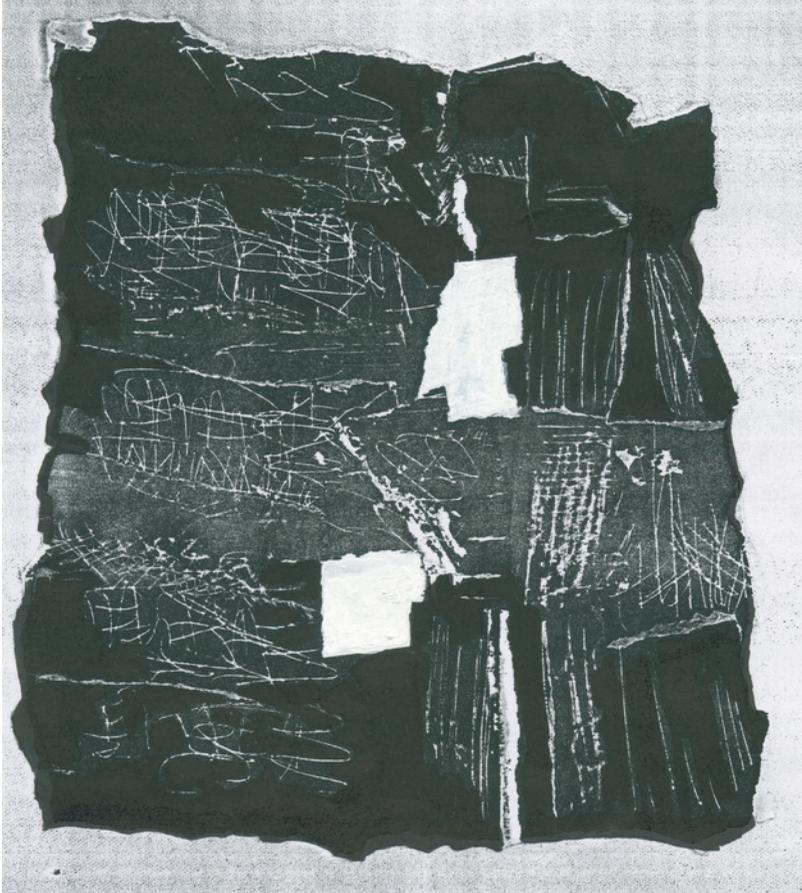
L'objet est inscrit dans le temps, peu importe où. Dans mon imagination, il est détourné au profit de sa recherche, de son idéalisation, de sa sacralisation, de sa re-création. J'écris, je défis le temps. L'écriture ne s'inscrit pas dans le temps, elle est intemporelle et participe à l'éternel. C'est « il était une fois », un conte, une légende, une histoire, une fable. Ce n'est pas autrefois, mais une fois, une seule et unique fois... un jour exceptionnel. Il y a longtemps, hier, aujourd'hui. Dans un atelier d'écriture, au cours d'une ballade, sur la vitre de ma véranda. Si j'en ai envie, je conserverai mon écrit ou bien j'effacerai mon texte avec ma gomme. Retour au néant, poubelle. Je dispose de mon temps. Je tue le temps. Je marche sans but.

Lorsque j'écris dans l'intemporel mon objectivité se tourne vers ma subjectivité. Ce que je veux ? C'est laisser une trace de moi – quelque part dans le temps ou nulle part. Paradoxe de l'être humain, être ou ne pas être.

Inspirée par le bruit de l'eau, j'ai écrit sur le sable ce qui est sorti de mon temple invisible à travers les larmes que je déverse ; un passe-temps pour mon vague à l'âme. Une vague, une lame. Flux qui emporte la fin de mon texte. L'eau est un conducteur ; conducteur de ma pensée. Voilà qu'elle engloutit mes mots, mes maux. Je fais ruisseler les mots qui dégoulinent de ma pensée et s'écoulent dans la flotte. Perte de temps. Les mots sont emportés par l'océan. Je suis un récipient qui se vide. L'océan, c'est le néant. "*Le pur néant* me dit Mélissa, six ans, *c'est un trou noir avec de l'air dedans, qui absorbe tout, même les arbres et c'est très fort.*" Il nie, il renie ce qui est écrit ; il anéantit. Il emmène avec lui ma douleur dans son abysse. Mes pensées dérivent et se noient.

Le passant, collectionneur de coquillage s'attarde sur le rivage. Il lit le début de mon texte. Il médite. Reflux. Réflexion de mes pensées tombées dans l'eau. Nouvelle vague d'inspiration, il complète le texte à l'aide du bois flottant qu'il a pris soin de ramasser. Des enfants se sont amusés à décorer l'écrit de plumes de mouettes, algues, verres polis, nacre d'huîtres. Récréation. Re-création. Le morceau d'esquif échoué sur le sable reprend vie en un mat dressé au centre du poème. Je souris, émerveillée. Mes pensées embuées sont refoulées. Il était une fois, un poème unique écoulé, effacé, transvasé, détourné, partagé, remporté par les flots. Neptune renaît de sa légende et s'empare de l'objet. L'écriture est intemporelle et participe à l'éternel.

**C.M.**



## JE CHANTE POUR PASSER LE TEMPS

*Je chante pour passer le temps  
Petit qu'il me reste de vivre...  
Léo Ferré*

J'écris comme je chante, pour « entrer en poésie »...  
...Pour oublier *le temps qu'il me reste de vivre* ?  
...Pour retrouver le sens du temps qu'il me reste de vivre ?  
*D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* peignait  
Gauguin !  
Et si l'objet perdu de l'écriture c'était le sens ?  
Quel sens ? Celui que chacun donne à la vie ou celui que la raison  
lui dicte ? Le sens profond, le mystère originel ?  
Alors écrire pour faire du sens ou pour perdre le sens ?  
Mais de quel sens s'agit-il ?

Ecrire pour résister à l'angoisse, au désastre de l'inconscience, pour  
masquer le dérobage du réel, le nier en ajoutant un concept à un  
autre afin de préciser « scientifiquement » la réalité de l'existant !

Ecrire en tant que sujet se construisant, se forgeant une identité  
extérieure, en lien avec une signification issue de sa langue !

Ecrire pour retrouver l'étonnement du rêve et de la découverte,  
explorer d'autres voies.

Ecrire pour entrer en poésie et restaurer le rapport intuitif à sa  
conscience, aller vers le sens profond de son être, l'état poétique,  
permettre l'émergence de fragments du réel, se relier à ce réel  
insaisissable, inconnaissable, indicible... comme une longue quête,  
travailler à sa découverte intérieure, à celle de l'autre et du monde !

Si la conscience vint aux Hommes comme elle « resurgit » chez  
l'enfant, du geste, de l'index tendu<sup>1</sup>... puis qu'advinrent le son, les  
mots, les langues et leurs syntaxes inventées par des hommes - ou des

---

<sup>1</sup> Trăn Duc Thao : « Recherche sur l'origine du langage et de la conscience »  
ES/Ouvertures 1977

femmes - pour donner une signification à la langue... et si alors... les humains oublièrent...

...retrouver le sens oublié, perdu lors du passage au langage, se départir du sens généré par la loi syntaxique – qui, en relayant voire en remplaçant le rapport intuitif au réel écarte le sujet de l'état poétique fondamental...

En atelier ou hors atelier, j'écris comme je chante !

Langue poétique, écrite, orale ; discours de la langue, sur la langue...

Ecrire entre langue et discours : l'objet perdu à l'atelier n'est-il pas cette béance entre langue et discours ?

Ne pourrait-on dire que la littérature, elle-même, se situe à ce confluent - océan et brisure - entre langue et discours ?

Il ne faut pas entendre là « discours » dans sa seule dimension péjorative, car la langue permet le discours - l'essai - en science, histoire, politique... permet d'appréhender une culture. Mais ce discours peut aussi jouer contre la langue, abusant le lecteur par exemple lorsqu'il émane d'une langue majoritaire donc dominante face au discours d'une langue minorée donc méconnue voire mésestimée ; un peu à la manière du détournement de la science quand elle devient dictature.

Le discours, s'il peut brouiller *le sens* pris en tant que *vérité révélée*, en contribuant à l'élargissement de la pensée, construit aussi du sens à notre réalité.

Il faudra bien faire avec cette complexité où nous sommes ramenés : chaque chose existe en même temps que son « contraire » ou son « équilibre ». Ainsi en va-t-il de l'équilibre entre langue et discours !

Si l'écriture est une *forme de la pensée*<sup>2</sup> qui permet de se représenter le monde.

Si « *se représenter le monde c'est déjà le transformer* » comme dit Henri Meschonnic.

Penser c'est déjà agir...

Qu'elle soit intériorisée ou écrite la pensée est donc action !

La pensée et l'écriture sont engagement !

---

<sup>2</sup> Michel Ducom : « *Créer de la liberté* » Cahiers de Poèmes N°62. 1996

Ainsi, l'engagement dans l'écriture permet à chacun d'être acteur dans le monde matériel et concret de son quotidien et dans son propre devenir.

Est-ce-là, une voie de dépassement de « l'objet perdu » de Freud, celui qui est à jamais perdu par chacun lors de l'entrée dans le langage, la perte du paradis, le « *trauma fondamental* » de Lacan ?

Cette quête pourrait-elle se résoudre par l'écriture... dans le geste d'écrire, dans la pensée... dans la poésie essence de la langue.

Ce cheminement nous guide, au-delà d'imaginaire et symbolique, vers la langue lieu de poésie, lieu d'expérience intérieure, chemin de spiritualité : et si l'objet perdu - à l'écriture - c'était ce temps de l'élargissement de la vision, du changement de regard, le moment où se construit la philosophie de l'être ? Le sens que nous poursuivons ?

Mettre un autre sens à chaque temps de la vie.

De la mise en déroute de cette vieille représentation religieuse « *Tu enfanteras dans la douleur* » grâce à la découverte de l'accouchement sans douleur, changement de regard sur soi et sur le monde, connaissance nouvelle permettant le lâcher prise et un nouveau rapport au merveilleux de la vie, jusqu'à la recherche de conscience intérieure guidée par le sujet lui-même qui au-delà des blocages psychiques ouvre à la « lumière » : créer des passerelles entre les états du corps, du plus matériel au plus spirituel !

Sans doute est-ce juste de dire : « *L'écriture n'a pas été inventée pour des raisons économiques, mais pour une exigence spirituelle<sup>3</sup>* ».

Ainsi, l'écriture serait bien une des voies vers la spiritualité consciente dont la privation ampute l'être humain, une voie vers quel paradis perdu !

Ne pas céder à ce besoin essentiel et vital de passage par la poésie et l'écriture, n'est-ce pas un peu se condamner à poursuivre vainement la quête de l'objet perdu ?

Ainsi va l'écriture, objet perdu, lien retrouvé entre les trois états de l'être humain : de sa dimension physique - *quand le geste engage le corps* - au mental - *la pensée pour se représenter le monde* - à l'esprit - *de l'état poétique pour atteindre au réel*.

**A.G.**

---

<sup>3</sup> Gabriel Saad. Conférence Novart – Bordeaux novembre 2003.

## ARRÊT SUR MIRAGE

Au premier pas le miroir s'installe  
Sur une terre inconnue  
Quelques rayures troublent la surface. Vertige d'un nouvel espace.  
Pressentiments. Impressions.  
Abolition des frontières. Ne jamais s'effacer.  
De quelle vérité s'agit-il ?  
Les sensations de l'abysse masquent le paradigme précédant le sens.  
Dans la fosse la cime des pins. Arrêt sur mirage.

Etrangeté des étrangères  
Personne ne prête attention à sa présence.  
Dans le ressac des marées la fragilité de la rue. Mirage du mensonge  
Frottements de poussière et de sang.  
Impossible photographie.  
A quoi servent les miroirs ?  
Rassembler les signes des images en noir et blanc là où le ciel se noie  
De l'autre côté de la surface.

Des lettres accourent  
Colmatant les brèches à l'envers des vérités.  
Les mots renforcent les prisons où se brouillent les pistes  
Forbans du conformisme.  
Nos raisons se heurtent chaotiques.  
Le ressac les brisent.  
Hologrammes fous comme autant d'épines dans nos tendresses.  
Miroirs des lunes sans halot.

Mensonge.  
L'écriture est un rôle.  
Une fille foulée par la violence de l'encre qui maquille la faille.  
Descente aux abîmes du sens.  
L'obscurité égale l'enfer de nos solitudes.  
De contresens en abandon  
Marche après marche jusqu'au cœur du labyrinthe  
A l'envers du miroir.

Ecarter la gangue  
Dévider le cocon  
Tisser un souffle  
Quand surgit la parole  
Et le sens retrouvé

**A.G.**

## **LA PANTOUFLE DE VAIR (DE VERS) L'OBJET PERDU DE CENDRILLON**

Cenon. Banlieue de Bordeaux, perchée sur la rive droite de la Garonne. Une population, pour une large part issue de flux migratoires anciens ou récents, qui reste suffisamment stigmatisée pour que ses habitants hésitent à indiquer leur adresse sur leur Curriculum Vitae. Pourtant, depuis quatre ans, la réalisation d'un livre fait partie intégrante des contenus de formation professionnelle proposés à de jeunes adultes, sortis de l'école sans qualification et nourris de la certitude de leur incompétence au regard de l'échec scolaire qu'ils viennent de vivre !

Prétendre que la création est un travail, que l'édition d'un livre engage la personne dans un projet collectif valorisant. Etre entendu par les partenaires. Démontrer en quoi un tel projet favorise l'insertion professionnelle des personnes. Prouver aux financeurs et aux prescripteurs de formation que travail et valeurs de création pourront être réinvestis : un défi !

Convaincre encore et surtout que l'équipe pédagogique, de ses responsables à ses secrétaires, investisse le pari de la création comme celui d'un espace ouvert qui autorise le jeune adulte à exercer des choix et à décider de la construction de son avenir professionnel : un engagement.

Le contexte de la formation professionnelle obéit à celui des marchés. Les financements se réduisent, les financeurs deviennent plus exigeants, les centres de formation sont entrés en concurrence et se doivent de fournir les bilans serrés de leurs prestations. A la loupe sont observés les résultats. L'indicateur-roi de l'insertion sociale et professionnelle reste le taux de placement en entreprise et cette vision exigüe de l'insertion tend à devenir désormais la seule.

Cependant, aucun discours pédagogique n'aura été aussi convaincant que l'objet-livre tenu en main !

Ce n'est qu'après avoir lu le premier livre, en 2000, que les financeurs ont accepté d'écouter et de reconduire l'action, que les prescripteurs en ont compris les enjeux spécifiques et que les collègues les plus rétifs ont envisagé comme possibles d'autres voies (voix) d'accompagnement vers l'insertion.

De là s'est pérennisée une action de formation unique en France, volontairement longue, plus onéreuse, ancrée sur le territoire des Hauts de Garonne car inscrite dans la vie culturelle locale (et nationale, cf. dépôt légal) et réclamant l'engagement des financeurs à tenir une ligne budgétaire en marge de la commande d'Etat.

*Le livre c'est une première. Un livre comme le notre, c'est pas tout le monde qui le fait. (Madelyn I.)*

*C'est pas commun d'écrire un livre. Ecrire un livre, c'est pas quelque chose qu'on fait tous les jours. Quand on m'a dit que j'avais l'opportunité de faire ça, j'ai tout de suite dit oui. (Laetitia C.)*

19 janvier 2003 / 24 décembre 2003

NOUVEAU PROJET COLLECTIF DE CRÉATION ARTISTIQUE.

Depuis quatre ans, le financeur principal, le Conseil Régional, impose la même consigne d'écriture : « Ecrivez sur : *Mémoire des quartiers, Histoire de la Cité* »... Tout un programme... Mais le détournement de la consigne favorise les énergies de création et l'histoire de la Cité est celle qui continue à se faire, dans une salle de 15m<sup>2</sup>, au pied des blocs d'immeubles, livre après livre.

En 2003, nous avons pour la première fois mené l'action en entrées et sorties permanentes. C'est donc une trentaine de jeunes qui a circulé et travaillé plus ou moins longtemps sur le projet. Douze à quinze heures hebdomadaires sont consacrées au travail sur le projet de création : six heures en ateliers d'écriture et de six à neuf heures en ateliers d'arts plastiques. Le reste de la formation est centré sur les savoirs, les périodes en entreprise et les ateliers de projet professionnel.

Cette année, le livre fait écho à une fresque murale de 28m<sup>2</sup> qui sera exposée sur un mur extérieur à proximité de la mairie de Cenon. Fresque et livre font partie d'un seul et même projet de création

artistique, puisque les deux ont été pensés ensemble à partir d'une réflexion menée sur la mythologie.

*Pour moi, écriture et arts plastiques, c'est la même, c'est de l'art. Tu crées avec ta tête et tes mains.*(Emmanuelle B.)

L'action est terminée depuis décembre, mais le livre est encore en cours de réalisation. Il devrait être prêt et rendu à l'imprimeur fin mars. Depuis janvier, nous tenons une permanence le jeudi et vendredi de 16h30 à 19h30, afin de terminer le travail commencé et cela en dehors de tout cadre officiel (sans rémunération). Dix neuf personnes fréquentent régulièrement les permanences, douze constituent un noyau dur. Sur les onze personnes restantes, quatre ne veulent plus entendre parler du projet, deux sont parties à l'étranger, les cinq dernières sont tenues régulièrement au courant de l'avancée du projet.

*On a commencé quelque chose, je veux aller jusqu'au bout. Finir et voir ce que les autres en pensent. Je crois qu'ils vont être étonnés, sans doute surpris, car c'est un peu noir. Moi aussi j'ai été surprise de lire comment avec quelques mots, on peut faire tout ressortir. On est jeunes mais on est matures.*(Laetitia C.)

*Pour moi, même si la formation s'arrête, je ne peux pas me dire que je vais quitter le projet collectif. Il faut que la fresque soit posée, que le livre soit imprimé. Je ne peux pas partir, je ne peux pas le faire par rapport aux autres.*(Delphine R.)

*J'ai commencé ce projet, c'est à moi de finir. C'est un engagement que je me suis fait. Je pense avoir été un pilier de ce projet et cela depuis le début. D'autres sont arrivés après et ils ont su prendre leur place et devenir eux aussi des piliers.*(Adrien S.)

*J'ai trouvé du travail mais je continue à venir. Même si je ne suis pas là pour l'inauguration et tout le tralala, je m'en fous car je serai allée jusqu'au bout de l'effort.* (Emmanuelle B.)

Le livre n'est pas encore objet sorti des presses mais objet pressé de sortir, objet des désirs de chacun, prêt à naître...

*Je sais déjà à qui je vais donner le livre : à ma grand-mère, ma mère, au foyer pour que tout le monde puisse le voir.*(Emmanuelle B.)

*Moi, je vais le donner à ma famille et à mon chef d'équipe qui a envie de le voir tellement j'arrête pas de le saouler avec ça.*(Emmanuelle C.)

*Le livre, c'est une revanche. Une revanche sur les apparences, une revanche sur la société. On en parlait avec Jackie (secrétaire), la semaine dernière, du sentiment d'échec quand on arrive ici, échec scolaire, échec dans la recherche d'emploi. C'est une revanche de se dire qu'on a pu écrire un livre, même si on n'a pas fait de longues études, même si on n'est pas bons en orthographe.* (Elle rit).(Delphine R.)

La conséquence immédiate d'une organisation en entrées et sorties permanentes tient dans le fait que certains des jeunes adultes qui ont écrit et réalisé des œuvres picturales ne participent pas à la mise en œuvre du livre, c'est-à-dire à sa mise en forme intellectuelle et éditoriale. Au contraire, d'autres qui n'ont jamais écrit prennent en charge la parole des premiers dans le souci de réaliser un support de qualité.

*Quand je suis arrivée sur la formation, l'étape de la création était terminée. Mais il fallait encore continuer à réfléchir, à parler. Mais pendant ce travail sur l'édition du livre, tu crées, puisque tu mets en forme quelque chose, donc tu crées. Ça m'est égal de ne pas avoir de textes édités, car c'est un projet collectif.* (Elodie B.)

*Je prends vraiment du plaisir à organiser ce livre. Et puis, j'ai déjà fait quatre ans d'informatique, je croyais que ça n'allait jamais me servir. Mais là, je me rends compte que j'ai du plaisir à pouvoir maîtriser l'informatique et à pouvoir ainsi organiser le livre. Et puis c'est un plaisir personnel de se sentir indispensable. C'est vrai que certains ont écrit qui ne peuvent plus venir car ils ont trouvé du boulot. Ce serait idiot de laisser tomber leurs textes. Quand ils reviendront, ils seront fiers de voir la fresque et leurs textes dans le livre.*

*Quand j'ai lu les textes la première fois, ça m'a bluffée. Ce qui a été impressionnant pour moi, c'est que j'ai lu les textes des autres avant de les connaître. Je ne les ai pas abordés pareils, ni les uns, ni les autres. J'ai souvent été très étonnée. Mais je crois que personne ici n'aurait imaginé écrire ça.*

*Certains textes, à force de les manipuler, je les connais par cœur. Le texte d'Ulku...il est magnifique. J'ai pas connu Ulku. Mais son texte, c'est son texte, c'est sacré dans ma tête et c'est important qu'il paraisse. (Delphine R.)*

*Pour le livre, j'aime créer dans l'agencement. J'aime cette partie. Même les textes que je n'apprécie pas ont leur place car c'est quelqu'un qui a voulu écrire comme ça, alors je le respecte.*

- Mais tu crées quoi ?

*Du lien social ! ( elle me regarde, le visage rond de sourire. Elle se fout de moi, de nous, mais pas de tout.)*

*Non, je plaisante, on crée de la pensée. On ne voit pas les choses de la même façon, on est obligé de négocier.(Laetitia C.)*

*Travailler à la mise en forme du livre, ça m'a donné envie d'éditer, pourtant je n'ai jamais écrit. Mais les autres non plus n'avaient jamais écrit. J'ai envie de montrer que j'ai participé à la création et que je peux créer. (Franck B.)*

Près de deux cent textes ont été écrits au cours de l'année. Moins d'une centaine a été retenue, pour des raisons esthétiques, d'espace éditorial à respecter et de représentation équilibrée des auteurs. Tout ce travail de choix éditorial est entièrement pris en charge par le groupe.

*Cahiers de Poèmes ?* Ils connaissent. Les *Cahiers* sont jetés sur les tables, parmi d'autres livres, d'autres recueils qui viennent nourrir l'écriture. Ils sont souvent choisis, feuilletés, empruntés et jamais rendus. Lors d'une réunion de *Cahiers de Poèmes* à Bordeaux, j'avais proposé un article sur l'objet-livre comme objet perdu des ateliers d'écriture. Puis, j'en ai parlé au Collectif de Cenon. Tous ont marqué leur enthousiasme, parce que la revue est nationale, et qu'elle peut permettre d'éditer des textes de qualité qui n'ont pas pu pourtant être sélectionnés dans le livre. Alors, OK pour un article, mais un article écrit à plusieurs mains et soumis comme tout autre texte à une lecture collective avant diffusion.

*C'est important de participer à l'écriture de l'article, parce qu'il parle de nous, donc ça nous concerne et c'est bien de pouvoir dire notre mot. (Emmanuelle B.)*

*L'article, c'est une première étape vers le livre. Je crois que les gens doivent savoir quel travail d'équipe c'était (Delphine), ce que les jeunes sont capables de faire et de pouvoir dire à un niveau national. (Laetitia)*

*L'article, c'est aussi important que le livre. L'essentiel, c'est de mettre des mots sur papier, de s'exprimer par la poésie. Ce n'est pas forcément le livre qui rend l'écriture importante. C'est la faire lire. (Madelyn I.)*

*Editer un livre, c'est plus personnel, c'est un travail d'équipe, c'est nous qui l'avons écrit. Dans le revue, on ne sait pas qui participe. (Adrien S.)*

L'objet perdu de Cendrillon ? Une pantoufle de vair, de vers.

A Cenon, personne ne risque d'égarer ses baskets de marque aux marches des entrées d'immeubles, mais grandi par l'édition d'un livre, chacun peut désormais choisir de chausser des bottes de sept lieues pour suivre d'autres traces, inventer les siennes et aller plus loin.

**F.C.P.**

#### **LES PARTICIPANTS**

Thomas Bauer, Ronnie Berthelot, Elodie Binet, Stéphanie Blanchod, Christelle Bonnis, Emmanuelle Brennus, Franck Briet, Vanessa Buget, Laetitia Casse, Ulku Cok, Emmanuelle Compagnon, Loreen Denachaud, Pierre Dupuy, Cindy Esquerra, Christophe Etcheber, Fabien Fernandez, Guillaume Franco, Karine Guitard, Romain Guillaume, Kathie Gueye, Anaïs Houques, Madelyn Izouaouen, Charlene Longle, Tony Magnant, Cécile Malrieu, Damien Ménager, Audrey Morlaes, Bara N'Bay, Josué Pacau, Aurélie Parage, Noëllie Ragoubi, Delphine Rey, Elodie Ségura, Adrien Sochard

#### **L'ÉQUIPE PÉDAGOGIQUE**

Jacky Bedos, Secrétaire de direction/ Magali Breton, Secrétaire/ Sophie Calteau, Atelier Orientation/ Muriel Chavaneau, Entretien/ Fabienne Clerc-Pape, Atelier Ecriture/ Laurence Darras, Atelier Projet professionnel/ Françoise Douet, Atelier Communication entreprise/ Isabelle Dutrieu, Atelier Projet professionnel/ Séverine Elabed, Atelier Techniques de langue/ Bernard Garrigou, Directeur de l'INSUP Aquitaine/ Jorge Luis Nadur, Atelier Arts plastiques/ Muriel Pécassou, Responsable du site INSUP des Hauts de Garonne/ Jean de Dieu Rambelon'Andrianisa, Ateliers Informatique/ Harisoa Rambelon'Andrianisa, Atelier Mathématique.



*Acrylique sur papier*

Une place dans le désert  
Une poussière d'étoiles  
Je veux lui parler  
Au-delà des fleuves  
Un duel terrible  
Au loin du pacifique  
Il est mort par erreur  
Le cœur délié d'un  
Vieux désir de livres  
Rouge et vert d'une flèche  
Au centre sans mémoire  
Perdu il soupire  
Maître des oiseaux  
Tatoués d'aurore céleste  
Il ne sera jamais pardonné  
Je te donne ma vie pour  
Un amour

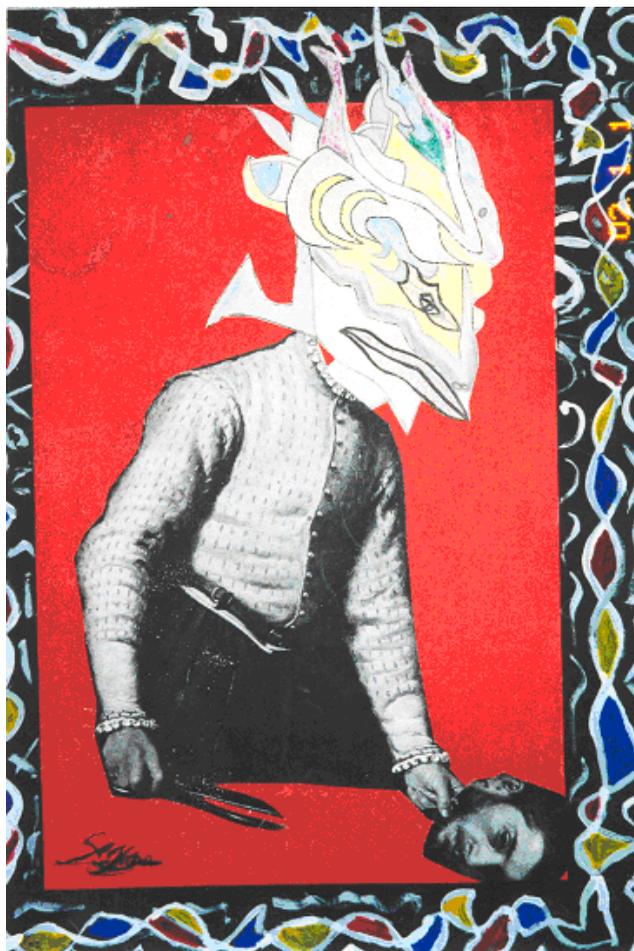
Un berceau de roches dans une ruelle  
Protégé par un secret  
La mémoire se défile comme de la dentelle  
Aussi souple que la soie  
Elle est protectrice du berceau

**E. C.**

*“ Les ateliers d'écriture, ça carrément changé ma façon d'écrire. En fait, avant je n'écrivais pas et maintenant, j'écris au boulot. J'essaie d'écrire des histoires ou des nouvelles avec de la poésie dedans. J'écris sous l'impulsion d'une phrase et je m'y mets. Puis les mots viennent comme ça. Au moment où j'écris, je ne peux pas prévoir ce que je vais écrire.”*

**E. C.**

*Agent de sécurité de nuit*



*Peinture, collages.*

Fatigué, passé, marre de jouer le jeu, faire bonne  
figure, esprit ailleurs  
Penser à l'argent et au mille façons de l'obtenir : sape,  
contrefaçon, trappe, cachette, chat et souris, classe,  
billet frais à jeter.  
Autre monde, cagoule, face cachée, poing armé,  
devise : *"une belle vie ou rien du tout"*  
Être riche avant d'avoir des cheveux blancs.  
Bateaux, villas, voyages.  
Destin aussi rapide que sa mort, terrasse de café,  
coupe de  
champagne, un homme déguisé, canon scié,  
Boom!  
Tête éclatée.  
Terminé.

**C. E.**

Murs de fous  
Hommes, femmes, en morceaux  
Les quartiers sombres habitent l'usure du monde.  
Sous l'odeur forte du goudron coulent les mystères.

Soudain, j'entends trois coups de feu  
Tout près de l'endroit où je suis juste à côté  
De la porte d'entrée de chez moi  
Murs de fous  
Trou noir

**A. M.**

Ouragans fossoyeurs  
Amoureux coupés  
Tristesse des vivants  
Tempête de torse rond  
La marée rase les peupliers du bonheur  
Un vieux typhon courant dans la campagne  
Etoffe de fleurs semblable à une ombre  
Minuit  
Terre fumée  
Terre en lambeaux  
Cadavre pourrissant  
Assassins et bourreaux  
Se dressant devant le chêne  
Un sourire un tremblement  
Mort

**E. S.**



*Encre et crayon sur papier*

*“Avant j’avais peur qu’on dise que je raconte ma vie. C’est la lecture devant les autres qui m’a rassuré. Le fait qu’il n’est même pas reconnu que c’était moi et d’être comparé à un autre que j’estimais meilleur que moi. Là, je me suis dit : j’ai du potentiel, vraiment, j’ai du potentiel. A moi de l’exploiter. Et puis, ce n’était pas un texte de journal intime. En écrivant ce texte, j’ai pensé aux autres, j’ai pensé aux lecteurs. Quand tu dis « Nique la police », tu es imprégné de ce que tout le monde dit. Tandis que dans ce texte, j’étais imprégné de l’autre, des autres pour trouver mes propres mots.”*

**A.S.**

Lire au sommeil des branches humaines le corail noir  
Le fer du paysan fatigué  
Les yeux mis jusqu'aux plus petites cavités les  
montagnes et les mers jusqu'à emplir le monde  
Tu agites dans le ciel un drapeau qui développe ta fleur  
et ton feuillage luit derrière chaque livre

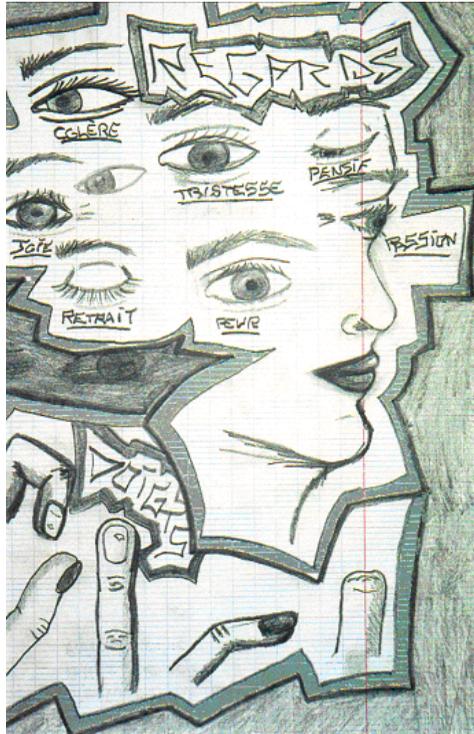
**P.D.**

La passion Koutoukou  
J'ai planté le couteau là dans son dos  
Le sang rouge coulait  
Qu'elle me tournait  
Jusqu'à son cœur infidèle  
C'est pas moi qui l'ai tuée  
Ma femme dansait toujours avec l'homme  
Ma sœur qui rend les hommes fous  
qui rend l'homme fou  
la femme frottait son sexe contre l'homme  
et la femme infidèle  
son sexe gris plus gris que le mien  
mes lèvres frottait contre sa peau  
se sentait par la veine.

**U.C.**

Tombeau pharaonique, voyage dans l'au-delà vers la terre promise  
Naissance des dunes, limite de l'eau et de la terre, effacement de l'œil  
Un homme crie : boomerang, retour à la paix  
Bosse disparue, esprit revenu  
Griffes de panthère  
Fourche du diable et de l'enfer  
Tête en fumée, oreilles ouvertes en écoutant les vagues  
Barres d'échelle qui tournent aux barreaux de prison  
Batte de base-ball pour battre le monde  
Odeur fragile, odeur d'épice, odeur sensible  
L'ombre du mystérieux transperce l'œil  
Angle lunaire, lumière de vie  
Monuments de pierre, mâchoires de la sphère, pour ceux qui aiment  
leur terre  
Chemin en ressort, cherche le virage au bout de la fin  
Iris lunaire, œil fixe dans l'atmosphère  
Spirale musicale, rythme des échos dansants  
Le rayon transperce le cercle et fixe le temps  
Une barre emmêlée d'un nœud flotte parmi les rochers  
Le serpent défie les vagues au fil du méandre  
Voile clouée par l'ancre dans les profondeurs océaniques  
Echos d'un fer à cheval résonnant dans l'obscurité du temps  
Du bec, l'oiseau lance des pierres vers le sommet. Tout fait signe.  
Vol en zigzag au dessus des vagues enflammées  
Une croix dans le sable est gravée d'un trésor symbolique  
A l'aide de la magie du bâton, trouver la pureté de la source  
Vol d'oiseau en feu, déchirure de l'ancre

**Collectif**



*Crayon sur papier*

*“Ecrire, c’est chercher, rechercher”*

**M.I.**

*“La poésie, c’est ce qui permet de tout faire, de tout imaginer.  
Imaginer la réalité pour la dénoncer, pour la détourner”*

**L.C.**

*“Le texte est créateur car il te laisse créer des images sans  
jamais les montrer.”*

**A.S.**

*“Le livre ouvre un espace où on ne dit pas pareil, où on peut  
mettre des mots différents de ceux qu’on utilise d’habitude.”*

**F.B.**

Vous, fleurs aux mille saveurs  
Nous, pollen fade sans odeur  
Proche d'un jardin sur le corps de la vie  
Terre qui s'épanouit, où l'amour te nourrit  
Compréhension, acceptation, tous ensemble  
avançons et progressons  
Enfin unis, échangeons nos recettes personnelles,  
montons nos tours de Babel  
Sur l'étagère, les oeillères libèrent leurs visions de  
lumières qui n'attendent que d'exécuter leurs missions  
premières  
Comme ça tu découvriras des couleurs très éloignées  
encore non explorées  
l'outil de la progression, la clarté de l'harmonie  
intérieure ou extérieure, peu importe le facteur  
Apprendre et se détendre pendant les quatre nuits ...

**D.M.**

Le sable blond a bougé  
Longue langue dorée  
Qui caresse l'espace  
Doucement  
Lentement  
Le bras du dedans tombe  
Epuisé à force de chanter  
A force de murmurer  
Il tombe dans des silences  
Ruisselants

**R.G.**



*Acrylique mono-impression*

*“Ecrire, c’est se donner du courage pour agir, c’est se préparer au monde, c’est entrer dans l’action, c’est participer au monde. Désormais, j’écris chez moi des poésies. J’aide mon gars à écrire des chansons parce qu’il compose des musiques. Je suis libérée par rapport à l’écriture. Je me sens plus libre dans et avec le monde.*

**E.B.**

Je vois un homme  
Homme toupie  
Homme tonneau  
Un homme sans nom et sans visage  
Sur le pic du désert  
Homme cyclope  
Avalant le ciel, la terre devient bulle  
La vie d'en-haut  
La terre d'en-bas  
Sans vie, sans amour  
La vie de l'au-delà  
Une victoire, une défaite  
La fête, la mort  
Tout ça à cause de l'homme  
Si fragile et pourtant ambitieux  
Homme foudre  
Défenseur de son pays, tué par son pays  
Cris, souffrances, sang  
Sans famille  
Seul dans l'enfer de son peuple  
Seul face à la violence  
Cadavres entremêlés  
Les membres découpés  
Il perd la raison  
Sous les pas les cris du sable  
Rappellent que c'est l'homme qui piétine  
L'homme transporté par son erreur veut mourir  
Dieu ne le comprend plus mais l'attend  
La soif du savoir  
Le savoir de l'amour  
De la guerre  
Le bazar puis le silence  
Après le noir vient la lumière  
L'homme regarde les nuages en y cherchant des formes  
Des silhouettes des visages  
Chut ! Que se passe t-il ?

**K.G. / J.P. / U.C. / K.G. / E.B./**

L'air avide balayait le vent.  
Au bord de la rue,  
La poussière s'envolait,  
Depuis les chutes tombaient.  
Sentant que l'autre marchait à pied,  
Il rêvait qu'il était dans l'espace.

L'aigle aveugle lutte  
Sur les collines emmurées,  
Le serpent fou  
Hurle de douleur.  
Les humeurs passent,  
Le climat rude bourdonne,  
Les mouettes s'envolent au bout du monde.  
Le paysage s'éclaire dans le midi.

Dans la transparence, les humains marchent  
Vers les sept merveilles des neiges.  
La vie des loups était froide  
Et perdue dans la clandestinité.  
Le soleil s'effaçait dans le paysage.  
Dans les grandes villes pluvieuses,  
Les humains tremblent.

**M.I.**



*Encre sur papier*

*“Quand on crée, on est seul et ensemble. C’est plus fort un projet de création qu’un projet de départ en voyage. En voyage, on se disperse à chaque escale. Tandis que la création, c’est un voyage où on est seul et ensemble dans chaque étape.”*

**F.B.**

*« Les textes ? »*

*“Jolis. Non on va pas dire jolis. Ils sont pas beaux, pas jolis... J’arrive pas à trouver le mot, ils parlent simplement de la vie telle que les auteurs la ressentent. Attends, je suis en train de chercher un adjectif... Certains sont émouvants... Ils disent la vérité.*

*Pas le concret, mais des images qui cherchent la vérité. Par l’abstrait on cherche la vérité.”*

**E.B.**

Je regarde le visage que délaisse la peine  
Mes mains froides travaillent la terre brûlée  
Une nouvelle aire s'agrandit à travers la clarté  
Entre ciel et terre se démêle l'espace  
Je prends goût à la houle qui s'épuise sur les pierres  
Je finis lente et forte comme le métal qui fulmine

**C. M.**

## LES STATUES PARLANTES DE ROME

Dans cette ville traversée à la course, de pierre ou de marbre, elles sont dans la rue, mêlées au peuple. Elles sont six qui paraissent se cacher dans les encoignures. Cependant, paradoxalement, elles ont choisi les meilleures places pour s'imposer aux flâneurs qui ignorent leur existence.

Elles se nomment "Congrega degli Arguti", la Congrégation des Esprits Subtils. Les fascicules touristiques et autres plaquettes les signalent parfois. Pèlerins ou routards ne viennent pas à Rome pour leur rendre visite. Aucune lumière accrocheuse ne les mettent en valeur, aucun éclairage qui puisse attirer les regards, aucune pub comme autour des œuvres d'art protégées dans les musées, dans les églises ou sur les parvis. Quant aux Romains, nous avons intercepté leur étonnement. Ce qui a donné lieu à des questions cocasses : - C'est quoi ça ? - Tu as changé de fournisseurs ? -

*Marforio*, fut sans doute sculpté au cours du premier siècle. Massif, il s'allonge à l'entrée du musée capitolin, à gauche de la mairie, sur l'esplanade du Campidoglio dessinée par Michel Angelo. Il représente le fleuve ou la mer.

*Pasquino*, venu du III<sup>e</sup> siècle, s'est installé depuis 1501 à l'angle d'une petite place, une rue perpendiculaire à Piazza Navona où coulent les énormes fontaines baroques du Bernini. Son esprit taquin nous a transmis les mots "pasquin et pasquinades". Il est le correspondant favori du précédent.

*Madama Lucrezia*, la seule figure féminine, XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup>, dresse son énorme buste Piazza Venezia entre un palais et une église et face à la superbe du monument neigeux Victor Emmanuel où brule la flamme du Soldat Inconnu.

Ces trois là sont les plus bavards.

*Abate Luigi* en toge romaine se réserve l'église Sant Andrea della Valle, sur l'île du Tevere, "la Tiberina".

*Il Facchino*, " *il acquarolo*", le porteur d'eau, XVI<sup>e</sup>, son tonneau rouillé sur le ventre, prête une langue acérée au quartier de la via Lata, in Trastevere.

*Il Babuino*, le singe, XVI<sup>e</sup>, englobe la Curie dans ses moqueries et fustige ses mœurs.

Images chroniqueuses au verbe aiguisé, supports du droit à la parole, la voix du peuple, elles contemplant la foule, papotent de l'une à l'autre. Laissées pour compte dans le monde de l'esthétique sculpturale elles se sont imposées comme les oreilles et les yeux de Rome. La *Congrega degli Arguti* est autre chose qu'un lien-objet. Elles parlent politique, actualité, des derniers événements qui secouent notre planète. Elles commentent, discutent, dénoncent, mitraillent toujours, ouvrent des débats entre elles, calomnient quand elles n'ont rien à dire de sensationnel. Elles ont tous les droits et elles ne paient aucune taxe à l'affichage. Leur libre et franc parler les protège et les fait respecter. Elles acceptent les anonymats, les initiales des noms et prénoms, plusieurs signatures sur la même feuille. Sans occuper la place prééminente qui convoite l'avidité des touristes étrangers leur exposition permanente aux endroits stratégiques donne à penser, méditer ou ruminer.

Elles utilisent le mode humoristique ou les cris de colère pour se faire entendre. Des épigrammes, pamphlets, questions-réponses, poèmes satiriques épinglés ou scotchés autour de leur socle sont leurs moyens d'expression, de communiquer avec la rue. Il leur arrive d'être insolentes! Les manuscrits ou les tapuscrits sont en général écrits en italien, mais j'ai trouvé un poème en anglais et j'en déduis que leur langage, primitivement latin, évolue au fil des âges et qu'elles deviennent polyglottes. Elles évoluent avec le temps, on y accroche des photos!

Leur bonhomie, de spirituelle, peut devenir critique impitoyable, féroce. Voici quelques extraits :

**1511. CANZONETTA**

*Pasquin, ahimé, che iella  
esser caduco in mano degli inglesi!  
Meglio la cacarella  
e cader nelle mani dei francesi*

Je suis Pasquin le malheureux  
d'estre tombé en main d'Anglois,  
J'aymasse mieux d'estre foireux  
et tomber en main des François.

**1623-1644. EN LATIN, CONTRE LE PAPE URBANO VIII**

*De quod le barbari de fecerunt non,  
le fecerunt Barbier*

Ce que les barbares n'ont pas fait,  
le Barberini le fait.

1689. A PROPOS DU CONCLAVE ET D'UN ACCORD ENTRE LE CARDINAL PIETRO VITO OTTOBONI (ALEXANDRE VIII) ET LE ROI LOUIS XIV.

*Alle promesse di Ottoboni  
non siate creduli,  
conosco Pantalone  
e non avrete che in canzone  
delle bolle, delle bolle, delle bolle.*

Aux promesses d'Ottoboni  
ne soyez pas crédules,  
je connais le Pantalon  
et vous n'aurez qu'en chanson  
Des bulles, des bulles, des bulles

1797

Marforio : *È vero che i francesi sono tutti ladri?*

Pasquino : *Tutti no, ma Buona-parte.*

1878-1903. PASQUINO ET L'ÉLECTION DE LÉON XII.

*Il conclave, in conclusione,  
è la pesca di un coglione*

Faut-il traduire?

2003

On les a vues habillées de petits papiers au moment de la guerre contre l'Irak. On pouvait lire au mois d'avril 2003 des poèmes-cris dont voici les titres :

- *Una voce de Guernica.*
- *Guerra.*
- *L'Impero del bene.*

*Il canto di Bob per la pace*

*Avete causato la peggior paura*

*Che possa spargersi*

*Paura di porta figli*

*In questo mondo*

*Pioché minacciate il moi bambino*

*Non nato e senza nome*

Le chant de Bob pour la paix

Vous avez causé la pire peur

Qui puisse se propager

Peur de porter des fils

En ce monde

Parce qu'il menace mon enfant

Pas né et sans nom

(Il y a plusieurs signatures en marge de ce poème)

Pour les Romains qui les connaissent, elles sont avisées, sensées, sages érudites. Elles font rire et méditer pour attirer l'intérêt. Lettres ouvertes, il y a toujours un lever tôt pour lire les récriminations et les rapporter oralement à travers la Cité. Les papiers sont ensuite enlevés, lus et rangés. Ils rejoignent alors à Rome, aux "Archives de l'Etat", d'anciens pamphlets

écrits en latin ou en vieux romain. Ils entrent ainsi dans le domaine de la mémoire d'un peuple, de l'Histoire d'un Peuple, d'une société. Libres à nous d'aller les consulter.

Quelle force émane de ces ébauches ? Statues fétiches, idoles, iconographies, iconolâtries ? Elles résistent à la destruction du temps et dépensent une grande énergie dans la lutte contre le despotisme sous toutes ses formes, contre l'ordre établi. En période de crise elles deviennent volubiles et dévoilent les tragédies de l'existence, soulèvent les problèmes. Leur langue acerbe vaut leur acuité auditive. Mais elles sont toujours dans la brièveté du moment.

Inachevées, inesthétiques, déséquilibrées dans leurs proportions, elles n'ont pour elles ni fioritures, ni mouvements, ni couleurs, et cependant, ironie, elles ont résisté aux regards critiques des artistes, à la destruction par la main de l'homme. Auraient-elles acquis une dignité, une reconnaissance dans la rue par l'écriture ? Leur visage altéré par l'érosion des ans est détenteur d'une déposition. Sorties du chaos, corps sans artifice, taillés, mutilés, défigurés, démembrés, ces œuvres ratées, à la silhouette inexpressive, renvoient un message. Sans aucun doute agressent-elles par leur laideur, mais ne sont-elles pas provocatrices d'inspiration créatrice ? Elles tyrannisent notre penser par leur virulence.

*"A tout instant, c'est l'homme et ses interrogations essentielles..."*<sup>1</sup>

Peut-on déchiffrer une relation ambiguë entre la laideur, la parole et l'écriture ? Les masques de pierre dérangent. Leurs yeux creux regardent notre monde et des mots subtils le fouaillent. Cette laideur est une particularité de leur énergie que l'on reçoit comme un choc, un heurt psychologique. Leur langage traduit des angoisses. Le joyeux renversement de la laideur, corps mutilé, inhumain, est une provocation qu'elles imposeraient à l'humanité comme un symbole, comme "... *une suite de miroirs où sans cesse se refléterait notre visage...*" Auraient-elles une fonction sociologique ? Quelle signification, finalité pourrait-on trouver à ces statues inachevées ? Par quels hasards, quelles facéties, ont-elles été tirées de l'anonymat, du néant, du chaos ? Gardiennes de l'anonymat, gardiennes de la Mémoire, elles tissent des liens entre les civilisations. Elles tissent des fils entre les poètes et les polémistes, entre les quartiers de la Ville, comme elles tissent des dialogues entre elles. Par leur rôle provocateur elles diffusent une

---

<sup>1</sup> René Huyghe. Dialogue avec le visible.

mise en garde contre la société avide de notre liberté d'expression. Elles sont les truchements de leurs concitoyens. Leurs lèvres endommagées hurlent : ne vous laissez pas leurrer par les puissants et déposséder de votre liberté. Les despotes veulent estropier votre conscience. Voyez ce que l'on a fait de nous. Imposez votre voix aux corrompus.

Peut-on parler de la Transfiguration de l'Horreur, de la Laideur ?

*"C'est alors que la figure bestiale ou monstrueuse renvoie à la valeur positive."*<sup>2</sup>

Elles regardent le torrent de l'Histoire, la représentation théâtrale des mortels aveuglés, amputés. A l'instar des gravures au fond des grottes, les Statues Parlantes de Rome, la *Congrega degli Arguti*, datent l'espace de l'humanité. Au-delà de leur apparence matérielle, de leur corps douloureux, leur permanence est une lecture qui scrute l'espace et le temps.

**L.M.**

(<sup>3</sup>)

---

<sup>2</sup> Michel Ribon. A la recherche du temps vertical dans l'art.

<sup>3</sup> *A lire* : "Pasquino, statua parlante. Quattro secoli di pasquinate" de Claudio RENDINA. Newton Compton Editori

Par delà les forêts, Y sort des espaces protégés. Les pieds scrofuleux ancrés dans les scories elle s'arrête au bord de l'éperon rocheux. Ses yeux au trachome purulent parcourent les terrains du canyon lépreux. Des stalactites de bave s'épanchent de ses lèvres avides et imbibent son poitrail aux mamelles choréiques. Les mâchoires enflammées en forme de groin divisé par un bourrelet musculaire, masque fibromateux, craquelé, pustuleux, émettent des phonèmes palatalisés que les collines alentours renvoient en un écho démultiplié jusqu'aux méandres de la rivière.

Autour de son corps ichtyoïde, des champignons, furoncles nourris de sa chair, croissent, se fissurent, se flétrissent, renaissent agrippés aux écailles, éclatent en coulées sanguinolentes et purulentes, dégagent à chaque mort des miasmes de cryolithe, de plomb, de soufre et d'ammoniaque.

Ses yeux injectés de sang contemplent le paysage de suie étendu devant elle. Elle enfante des enfants sans mains. A ses pieds rampe une masse en décomposition de hordes bouffies qui brandissent leurs moignons menaçants en direction de la bête. Des incantations, des rumeurs chuchotées, des gémissements sortent des cavités souterraines. Du talon, elle enfonce dans les scories la putréfaction gélatineuse et nauséabonde des fantômes qu'elle ampute.

Ce matin elle s'est mutilée. La créature hideuse déploie ses bras aux doigts sectionnés, enfle sa panse et rugit des sanglots amplifiés par les sillons de la vallée.

La bête démoniaque oscille au rythme d'un chant de désolation. Elle hurle son erreur d'âme morte sur la sinistre foule des cadavres qui se roulent à ses pieds. Elle crie sa malédiction répercutée par les mille reflets de sa mémoire jusqu'à la déchirure iconoclaste du sacrilège. Elle crie à l'univers :

"Ne recommencez pas l'Erreur. Je suis l'Autodestruction de mes fils. Je suis la ville qui détruit les fantômes inachevés que j'enfante dans la haine. Je suis l'Épouvante avide du sang qui nourrit mes flancs, celle qui veille sur les ossements de ma génération. Je suis la ville clonée. Je suis Y."

**L.M.**

**UNE POÉTIQUE DE LA TRACE**  
**LECTURES DE RENÉ CHAR<sup>1</sup>**

*Nous existâmes avant Dieu l'accrété. Nous sommes là encore après lui. Durant que Dieu étalait sa paresse, personne sur terre; mais ce furent des dieux: que le père malicieux laissa en mourant, auprès d'une Bête innommable. Ces sagaces décréurent et s'évanouirent. A fleur / de terre. Nous réapparûmes, découvrant leur existence par trace, tantôt pure, tantôt altérée — et l'ingérant. Cette histoire s'expose à la malignité, aussi à la régalaide.*

*Homme de soufre! Homme de l'âge du raisin!<sup>2</sup>*

Suivre avec l'obstination fiévreuse du coureur de fond les traces d'un poète tel que René Char est un pari pour le moins difficile. Complexe et fascinante, allusive et elliptique, cette écriture semble, dès son seuil, décourager toute tentative de systématisation. Comment soumettre en effet à l'analyse une œuvre tout à la fois discontinue et en perpétuelle métamorphose? Nous sommes convaincus - car cette lecture n'est heureusement pas sans partis pris - que c'est en dévoilant les lignes de force de cette discontinuité scripturaire que nous pourrons révéler les schèmes organisateurs de l'ensemble et que ce sont ces schèmes, et eux seuls, qui confèrent à l'œuvre son unité et son homogénéité. Il nous sera ainsi permis, selon le vœu déjà ancien de Jean-Pierre Richard, de "faire se dresser au-dessus de l'épars l'évidence d'une identité"<sup>3</sup>.

Une rhétorique du soulèvement façonnée par les sèmes du devenir et de l'altérité font du poème de Char une poétique du liminal, une écriture travaillée par la tension du seuil. Souveraineté sans partage d'une voix qui se

---

<sup>1</sup> *Lectures faites par Hakime MOKRANE : Docteur es Lettres – Université de Savoie*

<sup>2</sup> *Chants de la Balandrane*, pp. 540-541.

Sauf indication contraire, les références renvoient aux *Œuvres Complètes* de René Char, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1995.

<sup>3</sup> Jean-Pierre Richard, *Onze études sur la poésie moderne*, Paris, Édition du Seuil, 1964, p. 9

passé de preuves pour devenir exigence d'épreuves, cette écriture est ouverture à l'espace et absolue incertitude. Elle s'oppose à la preuve, conclusive et consolatrice, du domaine du calcul et de l'histoire. La perspective du refuge, de la fermeture et de la fin est condamnée au profit d'une poétique de la trace, cette "*Habitante négligeable du présent*"<sup>4</sup> qui est tout à la fois résidu de la mémoire et inscription, écriture, passage dans lequel tout s'évanouit. Le franchissement de la réalité donnée au profit d'une réalité que le poète juge plus digne, plus vraie, n'est-elle pas fondamentalement *Rencontre* essentielle et fugitive? Il nous a paru intéressant d'examiner de manière plus attentive cette rencontre pour nous rendre compte que seule celle-ci permet l'échancrure, c'est-à-dire l'ouverture à l'espace vivifiant du poème. Mais cette ouverture, loin d'être un aboutissement, est paradoxalement blessure et délivrance. Et c'est le principe de compensation, une des lois les plus constantes de la poésie de Char, qui va nous dire précisément comment s'opère, dans une alternance sans fin, le passage de la douleur à l'allégresse.

Cette jubilation vécue dans l'instantanéité de l'extase naît précisément de la possibilité qu'offre le poème de vaincre, fût-ce temporairement, une chronotopie porteuse de mort grâce à la constitution d'un espace imaginaire. C'est cet espace qui doit requérir toute notre attention tant celui-ci semble éloigné des spéculations philosophiques qui le réduisent à un espace statique indifférencié. L'espace dont il est question, l'espace de la création, est un espace nomade qu'engendrent des lignes de forces ou schèmes dont la nature se doit d'être analysée en vue d'une connaissance plus juste des racines de *l'acte poétique*. Cet espace est celui d'une spatio-tensionnalité isomorphe du poème et permettant la fêlure constitutive de son avènement. Homologue du désir, le poème ne comble pas un manque mais le creuse, n'étanche pas la soif mais l'alimente, c'est-à-dire qu'il se découvre à mesure qu'il s'énonce. D'où un espace liminal incandescent, marqué du sceau de l'altérité et façonné par l'absence, qui est l'espace du poème et qui permet au chant de se poursuivre, à la poésie de continuer.

Force est dès lors de constater que nous sommes confrontés, dans la poésie de Char, à une pauvreté essentielle de l'image, une absence qu'elle recèle et qui la constitue intrinsèquement, faisant du vide un cadre d'élaboration de l'imaginaire dans lequel le poème est conduit à

---

<sup>4</sup> *Sous ma casquette amarante*, p. 853.

ouvrir sa propre brèche pour qu'en jaillisse, car tel est le vœu du poète, "*la flambée d'une herbe aromatique*"<sup>5</sup>. Ce sont précisément les aromates, ces parfums insaisissables, qui vont jouer, dans cette économie de la création, le rôle que l'on attendait des images et qui vont nous permettre d'aborder cet imaginaire sous l'angle de ce que nous pourrions nommer son "iconoclasme endémique". Ces aromates ont, comme le poème, une réalité imputrescible mais non impérissable, et de celles-ci ne subsistent que des traces. Leurs mouvements participent des schèmes d'incision et de pénétration, d'avancée et d'envol, évoquent la brièveté de la foudre et l'intensité de la pointe. Mais cet espace que nous devons tenter d'occuper est également une Fête, l'avènement d'un instant éphémère isotope de l'éclair et sans cesse renouvelé. Ce dernier naît lorsque les antagonismes sont momentanément neutralisés et qu'il nous est pleinement permis de vivre cette éternité suspensive.

Et qui mieux que l'oiseau aux aromates, le phénix, rare et unique de son espèce, pouvait figurer ce processus de la création dans un cycle où l'image, travaillant à sa perpétuation, ne peut demeurer qu'au prix de sa propre destruction? Le poème accompli, comme le vol du phénix, un cycle complet entre polarités antagonistes : sec et humide, putride et imputrescible, finitude et immortalité, hauteur et profondeur, avant et après, commencement et fin, identité et altérité. Ce sont précisément les blessures infligées par Chronos et les moyens mis en œuvre pour surmonter ces blessures qui vont nous conduire à une problématique qui est au cœur-même du processus créateur, problématique formulée par Char et qui est celle de "*la continuité de la création*"<sup>6</sup> par delà sa "*continuité brisée*", de la différence au cœur de l'identité. En effet, ces naissances successives, loin d'être reduplication du même, se révèlent être à la fois mêmes et autres par la consommation d'une image que nous pouvons qualifier de *phénicienne* précisément parce qu'elle figure la rupture essentielle qui fonde l'identité de l'œuvre. Et c'est cette fêlure constitutive de l'image qui lui permet d'ériger l'espace qu'elle traverse, de produire cet espace dans lequel elle voit se lever des échos insoupçonnés et résonner l'indicible, un espace qui lui permet

---

<sup>5</sup> *La Nuit talismanique qui brillait dans son cercle*, p. 493.

<sup>6</sup> *Recherche de la base et du sommet*, p. 673.

<sup>7</sup> *Recherche de la base et du sommet*, p. 696.

d'aller plus avant et de découvrir son sens : un itinéraire spiralé dessinant une géopoétique singulière attestant de la cohérence de l'œuvre.

Envisager dès lors la question de l'image comme expression fantasmatique ou traduction analogique<sup>8</sup> implique invariablement l'idée d'une comparaison et d'une ressemblance. Or, si la question de l'image s'identifie à ce point à celle de la création poétique, ce sera pour des raisons différentes de celles qui consistent à l'envisager comme valeur esthétique primordiale associée à un dogme — celui de la métaphore des formes du réel — et à la finaliser en l'enfermant dans un sens accompli. En effet, loin d'être *la* référence fondamentale en vertu d'une position centrale et privilégiée que d'aucuns seraient tentés de lui accorder, l'image poétique est, chez René Char, entachée d'un manque. Ce déficit de l'image est moins le résultat d'une impossible adéquation à l'objet que la manifestation d'une absence et d'un vide qu'elle recèle et qui la constitue intrinsèquement. Pour le dire autrement, ce qu'elle dévoile appelle ce qu'elle recouvre, "*quelque chose d'absent avec lequel et par lequel elle prend sens*"<sup>9</sup> selon le mot de Jean Burgos. Et c'est précisément parce que l'image est une *trouée* que ce sens vers lequel elle nous achemine n'est jamais tout à fait atteint et que ses "*quêtes futures bien qu'ayant le souci des formes à naître*"<sup>10</sup> sont condamnées à demeurer quêtes dans la figure de l'inachèvement. C'est ainsi "*l'espoir du grand lointain informulé*"<sup>11</sup> qui se donne à lire dans cette fissuration à l'œuvre. Cette incomplétude qui caractérise une image génératrice et conductrice d'une infinité de possibles fonde l'espace qu'elle engendre qui est, toujours selon Burgos, "*un espace qu'elle ne se contenterait plus de meubler un instant et de traverser, mais qu'elle secréterait en quelque sorte comme un milieu dont elle aurait besoin pour résonner plus avant et trouver son sens.*"<sup>12</sup> Comment pourrait-on exiger du poète quelque preuve que ce soit dès lors que ce qu'il découvre n'est visible que dans

<sup>8</sup> La valeur émotive et cognitive de l'image est précisée par Pierre Reverdy qui écrit dans *Le Gant de Crin*, Ed. Plon, 1917, p. 32 — "*L'image est une création pure de l'esprit. Elle ne peut naître d'une comparaison mais du rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées. Plus ces rapports des deux réalités seront lointains et justes, plus l'image sera forte — plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique*".

<sup>9</sup> Jean Burgos, « L'Imaginaire en action ou la mise à mort de l'image », in *Imaginaire et Création*, Jean-Pierre Huguet Éditeur, 1998, p. 77.

<sup>10</sup> *Recherche de la base et du sommet*, p. 674.

<sup>11</sup> *Fureur et mystère*, p. 217.

<sup>12</sup> Jean Burgos, *op. cit.* p. 78.

la brièveté et dans l'intensité de l'éclair, que "tout s'évanouit en passage"<sup>13</sup> et que l'image ne subsiste qu'à l'état de trace? Comment pourrait-il rendre raison d'un en-avant qui l'absorbe et le propulse "la moitié du corps, le sommet du souffle dans l'inconnu"<sup>14</sup>? Sommes-nous ici condamnés à une inconséquence majeure qui consiste à prôner le silence dans un flux de paroles? À défaut de preuves, pouvons-nous peut-être fonder un espoir en des traces indicielles de ce passage?

Dans son entretien avec France Huser, Char écrit de la trace que "le plus aromatisé étant généralement un raccourci, elle est une avance sur l'ouvrage humain. Elle ne peut être entièrement reconstituée qu'à partir de cette évidence"<sup>15</sup>. En quoi les aromates sont-ils tout à la fois l'expression ramassée et elliptique d'une réalité et le chemin le plus court pour s'y rendre? Ces aromates qui chassent Orion et donnent titre au recueil, d'où viennent-ils? quelle est leur fonction? de quoi sont-ils le signe? vers quel sens nous acheminent-ils? Quelles relations établir entre "aromates" et "chasseurs"? Char, semble-t-il, aurait regretté de n'avoir pas corrigé "voie royale du fascinant impossible"<sup>16</sup> en "voie sage du fascinant impossible" alléguant de l'étymologie de "sagax" : qui a l'odorat subtil<sup>17</sup>. La voie souveraine que creuse le poème en quête d'impossible est une même et unique voie que l'on emprunte non sur la base d'une topographie tracée au préalable mais en suivant l'exhalaison d'effluves odoriférantes<sup>18</sup>. Et cette "flambée aromatique"<sup>19</sup> — présence subtile, insaisissable et pourtant bien réelle de l'"essentiel qui nous escorte, en temps voulu, en allongeant la route"<sup>20</sup> — n'est-elle pas l'image devenue volatile dont il ne reste qu'un parfum, celui des aromates? Placés sous le signe de Sirius<sup>21</sup> — l'astre le plus scintillant de la constellation du Chien ouvrant une période de danger extrême et d'exaltation suprême —, évoquant la brièveté

<sup>13</sup> *Fureur et mystère*, p. 251.

<sup>14</sup> *Fureur et mystère*, p. 168.

<sup>15</sup> *Sous ma casquette amarante*, p. 853.

<sup>16</sup> *Fureur et mystère*, p. 166.

<sup>17</sup> C'est ce que révèle Paul Veyne dans une note de bas de page fort instructive in *René Char en ses poèmes*, p. 193, note 1. "La voie sage" est également celle de la subtilité pénétrante d'un esprit clairvoyant.

<sup>18</sup> *Poésis* désignerait depuis le tout début "la fabrication de parfums et la construction de navires" tel un "vaisseau aromatique, pour le passage" écrit Mary Ann Caws in *L'Oeuvre filante de René Char*, Paris, Nizet, 1981, p. 155.

<sup>19</sup> *La Nuit talismanique qui brillait dans son cercle*, p. 493.

<sup>20</sup> *La Parole en archipel*, p. 414.

de la foudre, l'intensité de la pointe et la fugacité de l'éclair, les aromates procèdent des schèmes d'incision et de pénétration. Cette substance végétale associée au principe igné<sup>22</sup>, possédant des vertus purificatrices<sup>23</sup> et une sécheresse imputrescible<sup>24</sup>, figure de manière assez remarquable le poème charien dans le foyer duquel nos "*bouts d'existence*" deviennent "*incorruptibles*"<sup>25</sup>. L'homme vivant en poésie aspire à une *vie aux aromates*. Dans l'économie des plantations d'Adonis — *l'enfant aromatique* — les aromates ont la triple faculté de conjoindre les opposés sur le plan "*condimentaire, cultuelle et érotique*"<sup>26</sup>. Leur sécheresse imputrescible en fait un aliment pur et divin recherché par les hommes pour vivre en compagnie des dieux. Investis du privilège d'unir la terre et le ciel, les hommes aux dieux<sup>27</sup>, les aromates suscitent également l'émoi du désir par leurs vertus aphrodisiaques. Une espèce telle que le fenouil rassemble trois caractéristiques constitutives de la poétique de Char. C'est en premier

21 "L'étoile la plus brillante de la constellation du Chien est un astre "porteur de feu" (purphóros). Son apparition le 27 juillet, quelques instants avant le lever du Soleil, ouvre chaque année le temps caniculaire. / le temps qui "attise la radiation solaire". Brillant d'un feu vivace, lançant un éclat meurtrier, Sirius se définit, pour Hésiode et pour Archiloque, comme un Soleil "desséchant" (seirián)", écrit Marcel Detienne in *Les jardins d'Adonis*, Paris, Gallimard, 1989, pp. 25-26.

22 "Rassemblés dans le temple du Soleil, partagés par le prêtre d'Hélios, offerts en tribu au feu solaire qui les consume d'un coup, les aromates apparaissent dans ces histoires mythiques des Grecs, comme des substances dont la nature s'apparente à la puissance ignée du Feu d'En-Haut." in Marcel Detienne, p. 23. Ce dernier a mis également en évidence le rôle médiateur des aromates : "Nés d'une conjonction exceptionnelle de la terre et du feu solaire, les aromates sont un don de la nature sauvage dont les hommes s'assurent la possession par des procédés destinés à médiatiser le proche et le lointain et à relier le haut et le bas. [...] Dans le monde grec, où leur usage s'impose dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle, les aromates remplissent une triple fonction : condimentaire, cultuelle, érotique.", *Ibid.* p. 71.

23 Il nous suffit de songer aux propriétés emménagogues et anthelminthiques de l'armoise ou à l'utilisation du fenouil bâtard (Paneth) en pharmacopée.

24 "[...] l'ensemble des produits naturels peut se distribuer sur un axe vertical dont le haut et le bas se répondent comme le chaud et le froid, le sec et l'humide, le principe d'incorruptibilité et celui de corruption, les odeurs parfumés et les odeurs putrides, la proximité et l'éloignement du feu solaire. Au plus bas, contigu à l'élément terreux et joignant le pourri, se situe la plante humide et froide.", (Marcel Detienne, op. cit., p. 33).

25 *La Parole en archipel*, p. 359.

26 La fonction érotique des aromates opère une inversion de sens et un renversement des valeurs propre à la fonction cultuelle en substituant à la conjonction verticale hommes-dieux une union horizontale hommes-femmes. L'élan vers le divin est détourné vers son simulacre. "En conséquence, écrit Marcel Detienne, si la mythologie grecque des aromates centrée sur Adonis a un sens, si ces différents récits mythiques articulés les uns aux autres veulent transmettre à travers leurs codes communs un message unique, c'est peut-être celui-ci : que toute forme de séduction porte en soi le principe d'une menace de corruption." (Marcel Detienne, op. cit., p. 236).

27 "On a pu ainsi noter qu'un des anciens termes employés par l'épopée homérique pour désigner les offrandes aux dieux, le mot *thíous* (pluriel *thieia*), avait un sens premier de "substance brûlée pour obtenir des fumées odorantes"; (Marcel Detienne, op. cit., p. 74).

lieu une plante frontalière<sup>28</sup> dont la récolte requiert une activité à mi-chemin entre la chasse et la cueillette ; elle délimite ainsi, à l'instar de la poïèse charienne, deux espaces contigus hétérogènes. Mais cette aptitude à tailler dans la chair de l'espace lui confère également le rôle d'intermédiaire entre ces deux espaces dont il assure en quelque sorte la tensionnalité et la continuité. Cette fonction d'intercesseur place les aromates à un carrefour d'échange entre deux mondes et ne les fait appartenir à aucun d'entre eux. Est-ce à dire pour autant que celui-ci soit privé d'espace propre? Cet espace liminal éminemment problématique, ce "troisième espace en chemin, hors du trajet des deux connus"<sup>29</sup> pourrait bien être celui de l'imaginaire envisagé dans sa fonction symbolique. Loin d'être pure *mimésis*, métaphore d'une forme-sens préalable et déterminante, l'imaginaire, revêche et récalcitrant, est générateur d'un autre sens et cette régénération est figurée par la riche thématique de l'envolée, du saut, du redressement, de la surrection voire de l'insurrection : "l'imaginaire n'est pas pur ; il ne fait qu'aller"<sup>30</sup>. L'obstination de Char à considérer que le poète "laisse des traces" là où les pensées de systèmes offrent des "preuves", alors même que l'une et l'autre nous sont essentielles<sup>31</sup>, est formulation incessante de la fonction de franchissement et d'hébergement temporaire accompli par l'image. Le poète est novateur non par choix mais par contrainte, écrivait William Carlos William<sup>32</sup>. Il répond à la nécessité de la création lovée dans l'économie même d'une image qui à peine éclore s'estompe :

"Nos imageries, au fur et à mesure que nous nous en approchons, se réduisent, se révoquent et s'enneigent. Cendres ou source, confiez-vous à l'arbre des lointains, dernier-né de l'ormaie<sup>33</sup>."

<sup>28</sup> "[...] tantôt cultivé dans les jardins, tantôt poussant à l'état sauvage [...] le fenouil a toutes les qualités requises pour représenter les valeurs des aromates à l'intérieur de l'espace cultivé d'un jardin auquel restent étrangères la plupart des substances parfumées qui passent, en Grèce, pour être des produits de la nature sauvage." (Marcel Detienne, op. cit., p 203).

<sup>29</sup> *Aromates chasseurs*, p. 509.

<sup>30</sup> *La Parole en archipel*, p. 414.

<sup>31</sup> *Sous ma casquette amarante*, p. 853.

<sup>32</sup> William Carlos William, "A poet who cannot pause", in *The New Republic* CXXXV, 12, 17 septembre 1956, p. 18.

<sup>33</sup> *Chants de la Balandrane*, p. 563.

La poésie n'est-elle pas pour Char "*pauvreté et privilège*"<sup>34</sup> et le poète un "*bloc de possibilités comme la vie à l'intérieur de la graine ou de la bouture*"<sup>35</sup>? L'espace de l'image ainsi entendu n'est pas le *résultat* immuable d'une dialectique bipolaire mais un espace liminal incandescent marqué du sceau de l'altérité et façonné par l'absence. Et c'est cet espace là qui constitue le véritable site de l'imaginaire.

Un aphorisme des *Feuillets d'Hypnos* tel que "*L'image scintille éternelle, quand elle a dépassé l'être et le temps*"<sup>36</sup> ou tel passage du *Poème pulvérisé* semblent démentir pareille incomplétude d'une image qui ne renverrait qu'à elle-même et qui, en quête de sa consistance propre, ne la découvrirait que pour l'habiter pleinement<sup>37</sup> :

“La connaissance divisible  
Pressait d'averses le printemps.  
Un aromate de pays  
Prolongeait la fleur apparue.<sup>38</sup> ”

Mais cette illusion d'une image qui, en se prolongeant, persiste à demeurer ce qu'elle est, figeant l'espace qu'elle érige et paralysant les forces en présence pourrait bien provenir de ce que nous avons appelé son éternité suspensive, son "*équilibre particulier qui n'est qu'une tension d'objets, maintenue en suspens*"<sup>39</sup>. Char ne voit-il pas l'image "*lancée à sa propre et omniprésente poursuite*"<sup>40</sup>, toujours "*éprise de son jaillissement*"<sup>41</sup>? Comment pourrait-il en être autrement pour celle qui "*n'en finit pas de*

---

34 *Recherche de la base et du sommet*, p. 623.

35 *Recherche de la base et du sommet*, p. 675.

36 *Fureur et mystère*, p. 178.

37 De ces arrêts sur image, véritable cancer de l'imaginaire propageant toutes les formes de stéréotype, Jean Burgos écrit "*qu'il y a pathologie de l'image dès lors qu'une image vient à se fixer, à se figer, à se répéter et à proliférer malignement dans son espace propre? Tout se passe en fait comme si l'image, enfermée sur elle-même, incapable de s'alimenter à l'extérieur et donc de se transformer, de se déformer, de se renouveler dans un espace autre que le sien propre, s'affolait en quelque sorte et ne renvoyait jamais qu'à elle-même.*", in *Imaginaire et Création*, op. cit., p. 82.

38 *Fureur et mystère*, p. 249.

39 *Recherche de la base et du sommet*, p. 693.

40 *Recherche de la base et du sommet*, p. 695.

41 *Recherche de la base et du sommet*, p. 693.

*danser l'éclat de sa naissance*<sup>42</sup> et qui *“se révèle au moment où elle plonge dans l'autre”*<sup>43</sup>? Dans la poésie de René Char l'image s'embrase à tout instant, telle une *“étincelle nomade qui meurt dans son incendie”*<sup>44</sup> pour renaître de sa mort crépitante. L'œuvre ne devient visible que par ce chemin de signes ou plutôt de signaux figurant son parcours. Nous comprenons dès lors les raisons pour lesquelles la parole du poète *“reçoit existence du fruit intermittent qui la propage en se dilacérant”*<sup>45</sup>, tire sa consistance de l'image qui en pulvérisant ses propres limites permet de *“passer sur le chemin nouveau”*<sup>46</sup>. Et le poète ne craint pas de faire du déploiement de cet *“avenir non prédit”*<sup>47</sup> une *“fête éminente”*<sup>48</sup>, isotope de l'avènement du poème :

“Tout en nous ne devrait être qu'une fête joyeuse quand quelque chose que nous n'avons pas prévu, que nous n'éclairons pas, qui va parler à notre cœur, par ses seuls moyens, s'accomplit.”<sup>49</sup>

**H.M.**

---

42 *Aromates chasseurs*, p. 512.

43 *Recherche de la base et du sommet*, p. 698.

44 *Fureur et mystère*, p. 270.

45 *Le Nu perdu*, p. 431.

46 *Aromates chasseurs*, p. 526.

47 *La Parole en archipel*, p. 403.

48 *La Nuit talismanique qui brillait dans son cercle*, p. 500.

49 *La parole en archipel*, p.377.

## LE PARAPET DU NÉANT

Une larme  
de grive  
pèse  
sur mon tourment.

Espace  
Irrésolu  
de mes conquêtes  
maladives.

Brèches  
fissures  
échancrures  
créent le lien  
fondent l'espace,  
creusent le temps

A l'instant  
de la rupture,

dans la langue du poème.

**H.M.**

## **TRAVAILLER L'ÉTONNEMENT DANS LES ATELIERS D'ÉCRITURE EN MILIEU SCOLAIRE.**

C'est toujours un grand plaisir pour l'enseignant dans un atelier d'écriture de voir des enfants construire ou restaurer leur pouvoir d'écrire. L' étonnement, la fierté ou les inquiétudes des jeunes participants devant les textes affichés ou lus sont exactement les mêmes que ceux de bien des écrivains débutants.

Tout se passe comme si celui qui a écrit entrerait dans un nouveau monde, un monde qui lui aurait été mystérieusement interdit ou confisqué. Il y a sans doute beaucoup d'illusions dans cette émotion et le travail de l'adulte dans les ateliers suivants sera sans cesse de ramener à la réalité ceux qui écrivent, pour les prévenir contre de multiples désagréments et pour qu'ils comprennent qu'est-ce qu'écrire, afin d'en faire le meilleur usage dans leur vie. Mais cette émotion est commune aux adultes et aux enfants. Elle signale bien l'importance de l'acte. Dans un monde envahi par l'écriture - de la librairie à la publicité sur les écrans, de la bibliothèque aux notes professionnelles - tout se passe comme si certains avaient droit à écrire et d'autres pas. Et certains qui écrivent dans un domaine, professionnel par exemple, n'auraient jamais envisagé pouvoir le faire dans une fiction, un poème ou un scénario.

Les représentations que les enfants ont de l'écriture sont souvent plus contradictoires que celles des adultes. Comme eux ils savent par l'expérience qu'ils ont de la société que les écritures sont diverses. Ils voient d'ailleurs bien mieux que les adultes que les romans ne sont pas la seule forme d'écrit validée par la société : leur planète écriture est peuplée de publicités, de panneaux, d'écrits scolaires, d'étiquettes de marques et d'enseignes... La légitimation hiérarchisée de certains écrits ne les empêche pas de voir la variété des écrits. Mais contradictoirement ils savent qu'ils vont apprendre à écrire, et là ils ont souvent l'illusion qu'ils vont apprendre un secret valable pour toutes les formes d'écriture, celles qu'ils connaissent et quelques unes mal connues qu'ils soupçonnent être celles d'un monde qui leur échappe, le monde adulte.

De la même façon que certains adultes, ceux qui par exemple ont des carnets secrets poétiques, découvrent parfois avec un grand plaisir leur pouvoir insoupçonné de produire un texte scientifique, les enfants vont de découvertes en découvertes lorsque grandissent les champs d'application de leur pouvoir d'écrire. Le pouvoir est une réalité, mais avant de devenir une réalité sociale, il s'éprouve d'abord comme une réalité individuelle. Le sujet est confronté à deux étonnements majeurs qui touchent sa sphère "proximale".

#### L'ÉTONNEMENT DEVANT LA TRACE PRODUITE

Que ce soit un plaisir régressif ou une jubilation de pouvoir - au sens de "pouvoir faire", et dans tous les sens imaginables - le rapport à la trace est une forte expérience personnelle. Les arts plastiques ou la musique enregistrée en sont aussi comptables, comme la fabrication d'un meuble ou la production d'un théorème. Ce n'est pas "propre" à l'écriture, mais la situation est à prendre en compte, parce que parfois redoutable, ou narcissiquement dangereuse, ou facteur d'un plaisir intense, ou à l'origine d'un dégoût de soi incontrôlable. Nous sommes dans l'imaginaire de la trace. Le langage et l'ordre symbolique que nous manions si bien, ou si peu, nous échappe et prend les figures de l'autonomie. C'est moi, mais cela m'est extérieur. Je croyais "faire" peu et j'ai "fait" beaucoup. L'adulte enseignant - comme l'animateur d'atelier d'adolescents ou d'adultes - devra veiller à ce que le sujet puisse "en dire quelque chose", qu'il puisse aussi en entendre quelque chose de différent proposé par les autres participants, sous peine de rester prisonnier de sa découverte.

Il faut que chacun - chaque enfant - puisse accepter cette nouvelle situation qui est d'ordre imaginaire où de l'inattendu est survenu dans ses propres codes, si sûrs et si bien protégés. C'est pourquoi il est indispensable que les ateliers d'écriture à l'école comportent une phase de discussion sur les conditions de la production des textes, discussion menée par les enfants participants, et dans un premier temps discrètement soutenue par l'adulte.

Les enfants parlent alors de ce qu'ils ont aimé, de ce qui a été difficile, ils mettent en relation cette activité d'écriture avec d'autres activités de classe. Bien entendu, le maître peut participer à la discussion avec des phrases courtes qui portent sur le vécu des

enfants. Il veille alors à faire apparaître au groupe la diversité des points de vue des enfants.

Ces derniers seront alors vraiment en recherche sur ce qui s'est passé, la posture de l'adulte n'étant ni celle d'un psychologue, psychanalyste ou thérapeute, mais celle d'un pédagogue, créateur d'atelier chargé d'actualiser les potentiels de création des jeunes participants et de soutenir un débat d'enfants qui construit de la distanciation sur une activité d'écriture impliquée et récente.

#### L'ÉTONNEMENT DEVANT SES PROPRES CAPACITÉS

Il n'est pas rare dans un atelier d'enfants d'entendre des critiques assez virulentes sur d'autres activités scolaires ou familiales où les élèves témoignent de s'être ennuyés, d'avoir été négligés. Ces critiques ne font pas avancer grand chose. Elles sont la plupart du temps un excellent moyen pour échapper à l'analyse de ce qui s'est réellement passé dans l'atelier. Mais elles mettent en valeur la nouvelle façon qu'a le sujet d'apprécier ses propres capacités. Il se sent investi de nouveaux attributs, il manifeste souvent qu'il mue, il vit un changement fort de représentation sur lui-même. C'est que la révolution est copernicienne : à l'endroit où il se sentait incapable, le voici devant une évidence, d'autant plus forte qu'il s'infériorisait plus. Il a réussi à l'endroit exact de ses fatalités. Ce n'est pas toujours facile à supporter. On voit parfois des enfants nier la qualité de leur texte même s'il est très riche. On en voit d'autres essayer de ne plus parler de cette réussite et se lancer dans mille autres sujets de discussion pour échapper à cette nouvelle réalité : ils peuvent écrire. Certains ne peuvent décidément pas démentir leurs parents qu'ils aiment et qui ne croyaient pas qu'ils y arriveraient, ni les valeurs de leur milieu d'origine où on ne trahit pas, quand on est Gitan et de culture orale, ou imprimeur et donc pas du tout écrivain.

Là encore, le moment bref de la discussion en fin d'atelier, ou au milieu, va être décisif : il va permettre la relativisation des positions de chacun, des discours sur les "prétendues incapacités". Si la qualité des textes est interpellée par les enfants, un travail ultérieur doit leur être proposé dans une nouvelle séquence pour qu'ils examinent en présence du jeune auteur les qualités et les fonctionnements du texte qui prétendent ne serait pas de qualité. On peut faire confiance aux enfants en groupe si on leur demande : « qu'est-ce qui est bien pour vous dans le texte de Pierre ? ».

Ils trouvent de nombreux éléments, y compris au CP. Et le collectif des "pairs" - les participants - a presque autant de force que la parole de l'adulte, et surtout il n'est pas une parole de "maître".

Mais l'étonnement devant les nouvelles capacités peut provoquer une attitude totalement opposée et tout à fait ennuyeuse : le nouvel écrivain - bien que tout jeune - se sent soudain écrivain jusqu'au bout des ongles et à deux doigts d'obtenir le Goncourt. La divine surprise devient magie divine et l'imaginaire délirant. Dans ce cas l'adulte, pour éviter tout danger, se doit aussi d'organiser le débat sur ce qui, dans l'atelier a facilité, ou au contraire rendu difficile, la production des textes. Peu à peu, d'une séquence d'atelier d'écriture à l'autre, le naïf ne manquera pas de découvrir tout le travail cristallisé par le meneur d'atelier dans les consignes orales ou écrites, en relief ou "en creux" la place des textes des autres enfants dans sa propre production, la force de l'imprégnation des textes d'écrivains lus en classe, le modèle et la façon de s'en écarter. L'impatience de l'enfant se heurte alors à une réalité, et il est nécessaire de proposer des projets de socialisation : affichage des textes, lectures de l'adulte ou mise en place d'un mini récital pour une autre classe, affichage des textes dans la cour... Les obstacles de la réalité « je ne suis pas un véritable écrivain » reculent. Les projets sont réalisés en petits groupes ou en groupe classe et ils sont valorisant pour chacun. L'illusion peut alors laisser place à la détermination à fortifier longuement cette nouvelle capacité.

L'étonnement des enfants dans un atelier est une grande satisfaction pour celui qui conduit l'affaire. Mais sans la mise en place d'un travail réfléchi accompli en grande partie par les jeunes eux-mêmes, sans des débats courts mais sérieux sur ce qui est dit et fait dans l'atelier, le risque est grand de laisser les promesses d'émancipation et d'apprentissage de l'écriture dans leur état de promesses, et franchement, avec un aussi joli outil pédagogique, qui marche si bien, avec un investissement en formation relativement léger, quel grand dommage ce serait !

**M.D.**

**MENDIANT DES CLARTÉS**

A lire dans les rêves  
La réalité perdue  
Celui-là ouvre d'autres chemins

Appel des pluies

A oublier la musique  
Voici qu'il invente  
Le bruit de l'homme  
Et l'intérieur du bruit

Appel des sécheresses

A croire à la lumière  
L'aveuglée parle  
Incomprise dans le peuple  
Des aveugles et des fiers

Appel des caresses

Comme l'ombre des idées.

L'enfer n'est plus  
qu'une lumière pauvre  
Un habitant sans nom  
Un vertige

Un hasard de givre

Je ne rêve pas, je suis bien là, sur les berges du quotidien, à saisir les débris qui passent, abandonnés par l'inattention des autres, et que je discerne à peine, si fugaces à travers la demi-cécité d'un brouillard intérieur

Je ne parle pas  
Le pays que les mots construisent est un monde intérieur  
Un monde d'échos  
Sans qu'on puisse savoir l'origine du bruit

Un vol d'encre  
Un sang d'encre  
Une lente migration de l'encre

Chaque oiseau attrapé est lentement dépouillé de son plumage, ses viscères sont fouillées, ses ailes brisées avant qu'il meure, son cou enfin soumis et la vie s'échappe de son bec

Les mots ont un bec  
Les verbes et les phrases  
Les palombes les rêves  
Les encres ont un bec  
De couleur

Pas la parole aussi

Je ne parle pas

Je guette le surgissement, l'effraction, l'inconnu, le voyage qui commence - bagages de mots de métaphores de figures, de métonymies jeunes et sèches -

Aussi je ne parle pas

J'absous les évidences je pardonne les prophètes j'épuise la quête des origines et je lui rends sa liberté de fille-mère

Je vous rencontre, vous l'aveugle.

Je ne parle pas. J'atteins à peine vos doigts tâtonnants . J'habite les veilles et leurs lentes remugles. Les mots sont des phares d'encre. C'est le vent et l'orage qui me servent de paroles, mais moi

Je ne parle pas

J'en suis à attendre de voir

Lente aphasie de la langue silence des bouches affût au bord des lèvres chasse inquiète

Il n'y a plus que le voyage

Bagages perdus destination perdue hall de départ perdu

Perdus

Je ne parle pas

Je suis le voyage  
d'encre chaque lettre est une vitesse assignée un tranchant de couteau  
une blessure

Dans un corps absent  
Chaque lettre est un chien  
qui lève des perdreaux l'espoir le silence un mot inouï La langue  
Orale n'a plus  
de mots à peine le souvenir de sa musique

Aussi je ne parle pas

Je guette l'encre.  
Pertes. Règles. Humeurs. Sperme. Sang.  
Sueur. Urine. Odeur. Ordonnance.  
Je ne parle pas  
Je guette.

L'héritage lentement distillé  
Des villes passées des femmes des lèvres  
Gris parler le rêve la conscience  
Entre le ville et le désert  
Un jardin une clôture  
La tôle rouillée de l'espoir  
Les guetteuses  
Femmes borgnes cyclopes  
L'eau est une exception quotidienne  
Le jeu la richesse de ceux qui n'ont rien  
Nos voisinages avec la langue osseuse

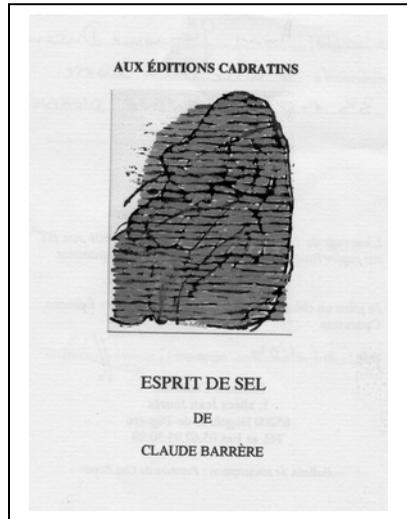
La frontière serre encore ses charniers  
Le jour la ville chaude épie l'ombre  
Les bougainvilliers cascadedent sur les marches  
blanches  
La nuit chaque rue bascule dans le cosmos

« **ESPRIT DE SEL** »  
de  
**Claude BARRERE**

Extrait :

*portrait*

*Paludier au grand Rouable.  
d'une étreinte diurne  
cueillant. La fleur de sel  
profil. Parmi l'étrier rejoint  
du dégagement  
des vocables*



L'ouvrage de 12 pages est composé en Dutch 801 Rm BT sur papier Rives classical ivoire naturel de 120 grammes.

Un exemplaire : 6 €

**Éditions CADRATINS**

**Collection XII**

**1 allées Jean Jaurès 65200 BAGNÈRES DE BIGORRE**

**Tél. et Fax 05 62 95 30 39**

« LA LETTRE DE MYTILÈNE »

de

**Pierre COLIN**

"La Lettre de Mytilène" est le dernier recueil de Pierre COLIN paru en mars 2004 aux **Editions Encres Vives**.

Commande : Michel Cosem  
2 allée des Allobroges 31770 COLOMIERS

---

**Deux recueils sont publiés aux Éditions TRIDENT NEUF**

COLLECTION L'INCITATOIRE

Un exemplaire 7 €

17 rue Saint Bernard 31000 Toulouse  
Gouaches de Marie BAUTHIAS

« J'AIME NOIRS LES YEUX DES ARBRES »

de

**Frédéric DUCOM**

*...Avions-nous réalisé que nos angoisses  
sont les blessures du monde...*

« LA CHAMBRE DES LANGUES »

de

**Michel LAC**

*Perdre sa langue !  
comme à vérité dite  
en une seule fois*

Méryl MARCHETTI

*L'aurore  
passe la foule : cette lueur qui précède les  
premiers pas sans corriger les rêves, qui  
nous abandonne aux rues avec l'épaisseur  
d'une scie entre nos joues et le jour. En  
quelques foulées, un peu de vent, nous  
nous séparerons (...)  
Ne nous fixerons nous jamais, comme ces  
poissons collants sous le ventre des requins, aux  
enveloppes que nous glissons, par les  
commissures*

*encore fraîches de silence, derrière  
les portes de l'aurore ?*

## LA CONFÉRENCE DES AUGES

Publié par  
**ENCRE VIVES**  
Collection **Encres Blanches N°87**  
**6,71 € Franco de port**

Commande : Michel Cosem  
2 allée des Allobroges 31770 COLOMIERS

## DE QUOI SE MORDRE JEU DE CUVES

Publié par  
**SOLEILS & CENDRE**  
Collection **Les Solicendristes**  
**2,30 € Franco de port**  
Commande à Isabelle Ducastaing  
rue Honoré Daumier 84500 BOLLÈNE

Le rapport  
du mot avec lui-même,  
c'est la main qu'il tend ou qu'il retire,  
c'est la main expressive; le mot comme  
corps éloquent.

*Le rapport du mot avec lui-même, c'est  
la main qu'il tend ou qu'il retire, c'est la  
main expressive ; le mot comme corps  
éloquent*

*Le rapport du mot avec lui-même, c'est la main qu'il  
tend ou qu'il retire, c'est la main expressive ;  
le mot comme corps éloquent.*

Le rapport du mot avec lui-  
même, c'est la main qu'il  
tend ou qu'il retire

**ANIMER UN ATELIER D'ÉCRITURE**  
**Faire de l'écriture un bien partagé**  
de  
**Odette et Michel NEUMAYER**

« Entrer dans l'aventure de l'écriture », telle est l'invitation que les auteurs proposent à partir de leur expérience d'enseignants, membres du GFEN et formateurs d'enseignants dans l'éducation nationale.

Deux cent pages pour une réflexion allant de l'aventure humaine de l'écriture à l'histoire des ateliers, de l'entrée en écriture au « Tous Capables », en passant par le rôle, le fonctionnement, l'invention et l'animation des ateliers d'écriture, jusqu'au détail de nombreux descriptifs d'ateliers, suivis d'une précieuse bibliographie : un livre à usages multiples pour des animateurs d'atelier, des enseignants, des responsables de formation ou de projets culturels.

L'approche des Neumayer qui permet une plongée dans notre patrimoine culturel est nourrie de leur engagement dans l'Éducation Nouvelle.

Ce livre contribue à une meilleure compréhension des enjeux - humains, esthétiques, politiques, sociaux - de cette nouvelle école littéraire que sont les ateliers d'écriture et leur production. Il rappelle comment écrire sert aussi à lire mieux et autrement, à développer sa propre pensée et son esprit critique.

**ESF Editeur - collection didactique du français : 22,70 €**

---

**ÉCRIRE EN TOUTES DISCIPLINES**  
**De l'apprentissage à la création / Cycle 3**  
de  
**Yves BÉAL, Martine LACOUR, Frédérique MAIAUX**

Se pencher sur la question de « l'écrire au cycle 3 », c'est partir d'une des conquêtes les plus révolutionnaires de l'histoire des hommes : l'écriture. Enseigner à écrire est l'une des missions les plus délicates dévolues aux enseignants, car il s'agit d'aider à la construction d'une véritable compétence scripturale ; et ce, pour tous les enfants ! Compétence non réductible au seul savoir des belles-lettres, mais qui donne à chacun du pouvoir sur sa vie. Si la mission est délicate et exigeante, elle se révèle passionnante. Il s'agit de transmettre le patrimoine de l'humanité, inscrit dans la littérature classique, contemporaine, de jeunesse et d'aider à la compréhension du rôle et des enjeux de l'écrit pour s'interroger et agir sur le monde.

Les enfants du 21<sup>e</sup> siècle ont droit à d'autres pratiques, et nombreux sont les enseignants qui ont apporté la preuve que « faire autrement est possible ».

**Enseigner aujourd'hui BORDAS Pédagogie : 13,50 €**

**ÉCRITURE ET POÉSIE SUR LA TOILE**

**ÉCRIRE & ÉDITER**

<http://www.calcre.com/>

**ENCRE VIVES**

**MICHEL COSEM** 2, allée des Allobroges

31770 Colomiers – tél. 05 62 74 07 87

<http://perso.wanadoo.fr/atelier-ecriture-thotm-pierre.colin>

**FILIGRANES**

<http://www.ecriture-partagee.com/>

**FRANÇOIS BON**

<http://www.remue.net/>

**GFEN AQUITAINE**

<http://www.chez.com/gfen/>

**RIVAGINAIRES**

<http://kerys.free.fr/petes/rivaginaires>

**SARASWATI**

<http://membres.lycos.fr/mirra/>

**SOLEILS ET CENDRE**

<http://www.multimania.com/soleilsetcendre>

**SILVAINES ARABO : POÉSIE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI**

<http://membres.lycos.fr/mirra/>

**THOT'M - PIERRE COLIN**

<http://perso.wanadoo.fr/atelier-ecriture-thotm-pierre.colin>

**UZESTE MUSICAL**

<http://www.uzeste.com/>

## CAHIERS DE POÈMES : NUMÉROS PRÉCÉDENTS

|                                      |       |
|--------------------------------------|-------|
| N° 53 Écriture et savoir             | 5€    |
| N° 54 Les mythes                     | 5 €   |
| N° 55 Lieux d'écrits                 | 6 €   |
| N° 56 Lire écrire créer              | 7,6 € |
| N° 57 Décalquer l'invisible          | 7,6 € |
| N° 58 Le partage des rêves           | 7,6 € |
| N° 59 La langue en vie - Norvege     | 7,6 € |
| N° 60 Le pouvoir de l'imaginaire     | 7,6 € |
| N° 61 L'imaginoir                    | 7,6 € |
| N° 62 Figure-toi la langue           | 7,6 € |
| N° 63 La création poétique           | 7,6 € |
| N° 64 Écriture, visages de la pensée | 7,6 € |
| N° 65 Pouvoirs de la poésie          | 10 €  |
| N° 66 L'écriture : lieux et non-lieu | 10 €  |
| N° 67 L'adossement pour le regard    | 10 €  |
| N° 68 Crée® du désordre              | 10 €  |

### PRIX

|                          |      |
|--------------------------|------|
| Au numéro :              | 10 € |
| Les 5 exemplaires        | 40 € |
| Abonnement : 4 numéros : | 35 € |

## COMMANDE ET RÉGLEMENT

à l'ordre du GFEN, Secteur Poésie Écriture  
30, rue du Canon d'Arcole, 31000 Toulouse  
Tél et Fax : 05 61 22 44 04 / Email : [chrisjeansous@free.fr](mailto:chrisjeansous@free.fr)

**CAHIERS DE POÈMES**  
Directeur de la publication : Michel DUCOM

I.S.S.N. 0395-4080

Dépôt légal : 30 juin 2004  
Imprimerie : PROSPER.S.A.R.L.  
610, rue Jean Pagès 33140 VILLENAVE D'ORNON  
Tél. : 05 56 87 62 62 Fax : 05 56 87 67 87  
Email : [imp.prosper@wanadoo.fr](mailto:imp.prosper@wanadoo.fr)

## L'OBJET (PERDU) DE L'ATELIER

Avouons que c'est assez subversif de mettre une population entière, nombreuse, à l'heure de penser en écrivant, de se découvrir de grands potentiels en écrivant, de donner un sens à la notion de lien social en écrivant, de réinvestir le terrain de la culture et de la création en écrivant. Que chacun ne fasse pas cette découverte sur sa petite table de chêne dans l'isolement mais au contraire avec d'autres et qu'il se mette à prendre la parole sur ce qui lui arrive, devient carrément inquiétant pour les tenants de l'ordre des endormissements multipliés.

Que la poésie, la production poétique écrite, surgissent si souvent dans les ateliers risque rendre ingérable la pensée de tous. Aussi les « dévoreurs d'imaginaires » ont-ils intérêt à ce que les ateliers restent un gadget pédagogique ou une pratique de loisir. Et ils acceptent dans les textes – les ateliers d'écriture – ce qu'ils ne peuvent empêcher sous la pression montante dans le pays, mais pas de formation, pas d'échanges, pas de soutien. Les champs de la culture et de la création sont encore des champs clos, comme ceux des combats du moyen-Âge !

**Michel DUCOM**

**Cahiers de poèmes** est une revue d'écriture en recherche dont l'objectif est de diffuser largement des pratiques et des idées indispensables pour ceux qui veulent réfléchir à l'écriture et mettre en place des actions en cohérence avec les recherches actuelles.

Centrée sur le « Tous capables! Tous créateurs! » le Secteur Ecriture & Poésie du GFEN cherche à accroître son ignorance sur la question : travailler aux limites de ce qu'il sait, les agrandir, s'obliger à retrouver les questions centrales qui interrogent les évidences sont des exigences qui ouvrent sur des pistes neuves et nécessaires.

Sa particularité novatrice fut de publier en même temps des textes d'enseignants ou d'éducateurs, des textes d'enfants ou d'adolescents, mais aussi des textes d'adultes écrivains contemporains, textes poétiques ou théoriques.

Publier des textes d'adultes marqués par un engagement contemporain dans la littérature nous semble être encore de nature à enrichir la réflexion et les pratiques des lecteurs. C'est aussi une garantie d'authenticité : donner à voir ce qu'il écrit dans la fiction ou le poème, ce qu'il écrit dans des recherches personnelles est une attitude courageuse, une épreuve de vérité pour celui qui tient un discours pédagogique, fut-il le meilleur du monde..